

5 cts — NUMERO DE 24 PAGES — 5 cts

# Le Samedi

VOL. IX. No 9  
MONTREAL, 31 JUILLET 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 5 CTS.

DANS LA FORÊT NOIRE



ARTISTE DE PASSAGE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

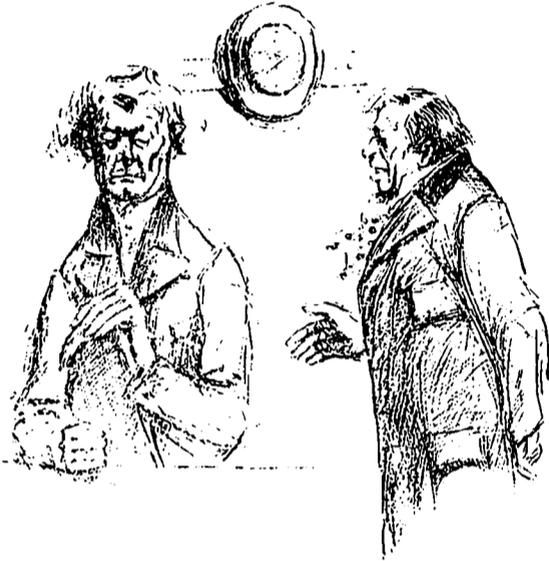
Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,  
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 31 JUILLET 1897

## HONNÉTÉTÉ



*Bouleau.* — Si tu trouvais un million, le remettrais-tu à son propriétaire?  
*Bouleau.* — Oui, certainement, si le propriétaire était un pauvre homme.

## BOUQUET DE PENSÉES

Il n'y a, disait Taupin, que quatre sortes de gens : ceux qui vous amusent ; ceux qui vous intéressent ; ceux qui vous ennuiant et ceux qui vous embêtent.

En réunissant ces deux dernières classes, cela est légion.

x

Il est très décourageant pour une fille d'être servante, car plus elle casse de vaisselle, afin d'en avoir moins à laver, plus sa maîtresse en achète d'autre.

x

Vous pouvez toujours demander à un homme, sans crainte de l'embarasser, où il s'est procuré son chapeau. Il n'en est pas de même pour son parapluie.

x

Il arrive quelquefois, même pour les meilleures épouses et les plus aimantes, de penser comment un bonnet de veuve leur irait.

x

La société est composée de deux classes : ceux qui ont plus d'appétit que de dîner et ceux qui ont plus de dîner que d'appétit.

x

Quand une fille dit que tous les hommes se ressemblent, soyez certain qu'elle a été la victime de l'expérience de l'un d'eux.

x

Un parapluie c'est comme un ami : toujours en main quand il fait beau, toujours à la maison quand il fait mauvais.

x

Si un homme est malade une semaine, après ce temps sa femme est certainement plus malade que lui.

x

Une dame qui ne peut cacher son âge. — Une reine !

x

On évite plus facilement une dette qu'un créancier.

UN SOLITAIRE.

## SON CADEAU

*Madame Jacob.* — Que fus-tu tonner à Isaac pour son chour te naissance ?  
*Mr Jacob.* — Che tiens mon gateau, che vais le conduire foir les tiamants qui sont tans la fitrine t'Apraham.

## UNE MOYENNE

*La maman.* — Freddie, as-tu dit ta prière, ce soir ?

*Freddie (au trois quarts endormi).* — Non, maman.

*La maman.* — Et pourquoi ne l'as-tu pas dite.

*Freddie (s'endormant).* — Je l'ai dito... deux... fois... hier... soir.

## LA MÊME CHOSE

*Bouleau.* — Vous dites que vous vous êtes battu pendant toute la campagne ?

*Rouleau.* — Oui, c'est exact.

*Bouleau.* — J'ignorais complètement que vous aviez été à la guerre.

*Rouleau.* — A la guerre ! Je n'y suis jamais allé.

*Bouleau.* — Mais alors ?

*Rouleau.* — J'étais à la maison, avec ma femme.

## LEQUEL ?

*Le professeur.* — Voyons, Freddie, vous épelez bouton avec deux t, c'est faux, laissez-en donc un de côté.

*Freddie.* — Lequel, M'sieu ?

## IMPOSSIBILITÉ

*Le médecin.* — Mon cher monsieur, vous me semblez avoir complètement perdu le goût de vivre. Laissez donc toute préoccupation de côté et prenez plus d'intérêt dans vos affaires.

*Le malade.* — Impossible, cher docteur, je demande déjà tout ce que l'on peut en tirer. (Il était prêteur sur gages.)

## CHANGEMENT D'IDÉE

*Premier monsieur (correctement habillé, entrant dans le bureau du second).* — Salut, monsieur. Il y a un an vous m'avez défié de me battre en duel avec vous.

*Second monsieur.* — Parfaitement, monsieur, et vous avez refusé.

*Premier monsieur.* — Je vous ai dit que venant de me marier depuis huit jours je ne voulais pas risquer ma vie.

*Second monsieur (dédaigneusement).* — C'est bien ce que vous m'avez répondu.

*Premier monsieur.* — Et bien, mes idées sont tout autres aujourd'hui. En n'importe quel temps, quand vous voudrez vous battre à mort, faites-le moi savoir.

*Et il sortit dignement.*

## PAS SI EXTRAORDINAIRE QUE ÇA

*Bouleau.* — Je viens de voir quelque chose d'extraordinaire. Un homme qui n'a pas de mains et qui jouait du piano !

*Rouleau.* — Pas si extraordinaire que ça ! Il y a au-dessus de moi, une jeune fille qui n'a pas de voix du tout et qui chante toute la journée.

## DANS L'OUEST



*Patte-de-Canard.* — Je croyais, ami Alkali, que nous venions ici pour assister aux funérailles de Hank Peters ?

*Alkali.* — Mais, certainement, Patte-de-Canard, il est là ! seulement il est dans le corps de Grisly.

## Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXV

## CRÉPUSCULE

A Mlle Jeanne B...

Dans le ciel tout resplendissant  
Où, lentement, le soleil sombre  
Et p'œuvre des larmes de sang,  
La nuit monte en charriant l'ombre.

La nuit de la mort le prendra,  
Lui qui ne vécut que d'un rêve  
Et, son œuvre s'effaillera  
Au souffle de l'oubli, sans trêve.

Le poète las, s'est assis  
Sur le tronc renversé d'un chêne :  
Il songe que la Gloire, ainsi  
Que l'Astre, a sa chute prochaine.

Telles ces feuilles que les vents  
Détachent de la branche morte  
Et qu'ils sèment, troupeaux mourants  
Dans l'air qui, portout les emporte...

Mais, la nuit, jette dans les cieus  
Sa grande chevelure brune  
Où, comme un bijou précieux,  
Coquette, elle pique la lune.

JEAN SAUVIGNY.

## CROQUIS PARISIENS

LES CHIENS VIVEURS

Je vous assure que je n'invente rien : je connais deux chiens qui font la noce.

Peut-être y en a-t-il plus que cela dans ce genre sur le pavé de Paris ; mais je ne parle que de mes deux, parce que je les ai vus, pratiqués, suivis, étudiés. Il y a d'ailleurs belle lurette que je ne les avais plus rencontrés, les deux gaillards. J'étais même fort loin de songer à eux, quand je les ai retrouvés hier, à la hauteur de la rue Drouot. C'est sans doute le temps printanier, le soleil, les tables en plein air, qui les ramenaient. Je me suis rappelé tout de suite leur histoire, et je crois qu'elle vaut la peine d'être dite. Ils appartiennent au Tout-Paris.

Oh ! vous vous êtes croisés avec eux, c'est certain. Seulement, vous n'y avez point fait attention. Quand vous aurez leur signalement, vous les reconnaîtrez à la première occasion, c'est à dire tous les jours, le long du boulevard, entre la rue Montmartre et la place de l'Opéra.

Ils sont toujours ensemble : l'un assez grand, gris-fer taché de jaune, barbet ; l'autre un caniche blanc à queue courte, avec un pochon de laine noire sur l'œil gauche. Vous les voyez à présent, n'est-ce pas ? Signe particulier : ni collier, ni laisse, ni muselière. Ils sont sans maître. Des indépendants, des réfractaires ! Mais pas l'air minable. Une mine de prospérité, au contraire. Je le répète, ils font la noce.

Ce sont des boulevardiers ; mieux encore, des noctambules.

Ce qu'ils font de leur matinée et de leur après-midi, je l'ignore. Probablement, autant que j'ai pu le conjecturer, ils nichent dans quelque trou de la banlieue, au pli d'un terrain vague, à l'abri d'une bâtisse abandonnée, à coup sûr dans la campagne ; car le barbet a souvent des feuilles sèches collées au ventre, et le caniche a parfois sur sa toison blanche des plaques vertes laissées par l'herbe mouillée. Mais où est ce gîte hors barrières ? Ça, c'est leur secret. Mystère ! Ils doivent avoir leurs raisons pour le cacher. Ce n'est pas par peur de créanciers féroces, non ! Pourtant, c'est quelque chose comme cela. Respectons cet incognito du domicile. Je ne puis donc vous dire l'emploi de leur journée.

Mais je sais leur vie de huit heures du soir à cinq heures du matin.

À huit heures du soir, ils commencent leur tournée à la terrasse des cafés du boulevard, et vont ainsi toute la soirée, de terrasse en terrasse, récoltant force coups de pied et quelques morceaux de sucre. Ils évitent les coups de pied et attrapent au vol les morceaux de sucre.

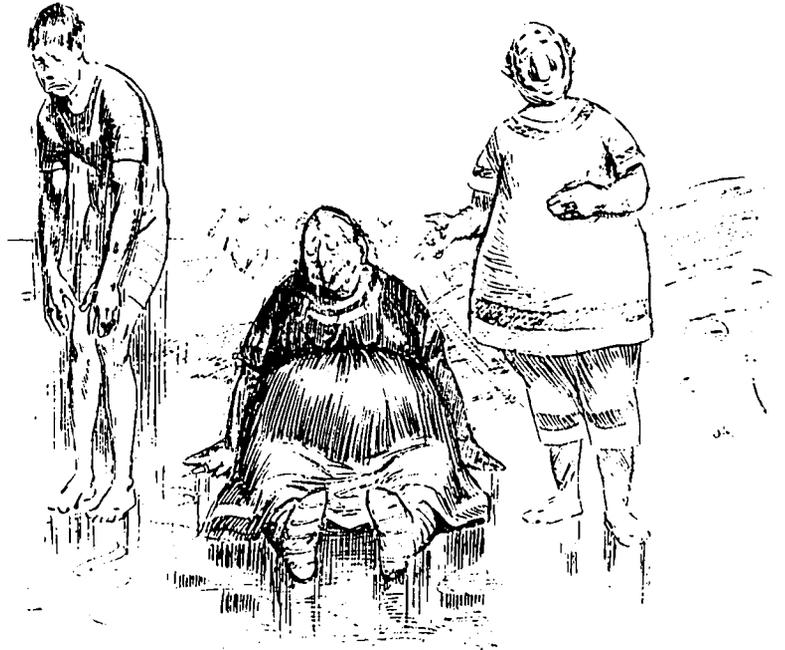
C'est comme qui dirait leur absinthe avant de souper. Car ils soupent. Eh bien ! quoi ? Des chiens viveurs. Oui, ils soupent.

À partir de minuit, ils se fauillent dans tous les restaurants nocturnes. Ils entrent doucement, l'oreille basse, la queue serrée au corps, l'échine de guingois, le nez inquiet, en *sondeurs*. Les garçons, qui les connaissent, les guettent souvent pour les flanquer à la porto en leur cassant des cannes sur les reins.

Mais ils sont plus fins que les garçons. Ils attendent le moment où leurs ennemis sont appelés, occupés, où seulement on tourne la tête, et alors, rapides et furtifs, ils se glissent sous une banquette, les *roublards* ! Comme on est bien là pour happer les os, les bribes, jetés par la main des soupeurs et des soupeuses ! Quelle veine, mes enfants, quelle veine !

Quelquefois, ils ont plus de veine encore. Un consommateur qui les a rencontrés sur le boulevard, et qui aime les bêtes, a été séduit par l'air bon enfant du barbet, par l'allure tape-à-l'œil du caniche. Il les a flattés, et il les amène avec lui en les caressant. Il faut voir alors comme ils se redressent, comme ils *portent beau*, comme ils la font au chien sérieux et arrivé. À présent, zut pour les garçons ! Ces soirs-là, on monte sur la

## RÉCOMPENSE A L'HÉROÏSME



Roosevelt (au jeune homme qui vient de retirer de l'eau Mme Roosevelt). — Oh, mon ami, mon noble ami ! Comment chamois reconnaître ce que vous venez de faire ? Allons, Rachel ! laissez ce cheune homme d'emprasser sur la poucho bour sa régence !

banquette, on traîne sur le velours doux des os bien gras, et on se torche le nez à la nappe, ainsi que le recommande le poète François Villon. Bien mieux, le monsieur protecteur n'a qu'un signe à faire, et le tyran à favoris, l'ennemi des bons chiens, le garçon féroce, apporte on souriant de l'eau propre dans une soucoupe dorée, et le pauvre toutou y trempe sa barbe sale, puis se poulèche les babines avec un air narquois.

Le garçon rage, et bibi rigole. Quelle noce, oh ! mince ? quelle noce !

Ah ! oui, il y a comme ça de bonnes aubaines. Il y a même des fois où on veut les emmener coucher, leur faire un sort.

Mais pas de ça, Lisette ! manger, oui, coucher chez vous, tra la la ! Mes deux noceurs sont indépendants, vous savez, jamais ! Et ils lâchent brusquement ceux qui leur font, à cet égard, des propositions déshonnêtes. J'ai entendu des bourgeois le leur reprocher amèrement, et moraliser là-dessus.

— Ces chiens sont des drôles, des bohèmes, disent-ils. Ça ne songe pas à la vieillasse qui vient, au jour où l'on a le nez moins fin, les pattes fourbues, l'échine raide ; ça ne voit pas à l'horizon la fourrière, la hideuse fourrière, où l'on meurt ignoblement pendu ; ça ne pense jamais à se faire une position ! Ah ! ces artistes !

Bah ! qu'importe l'avenir, n'est-ce pas, mes braves déclassés ? Après nous le déluge ! Profitons du bon moment. *Carpe diem* ! Voici que les tavernes du boulevard vomissent les derniers soupeurs. Le jour commence à poindre vaguement. C'est l'heure d'aller aux Halles. Il y a encore à licher par là.

Et mes deux chiens viveurs vont se fuir chez Baratte.

JEAN RICHEPIN.

## ÉTAIT-CE LA ?

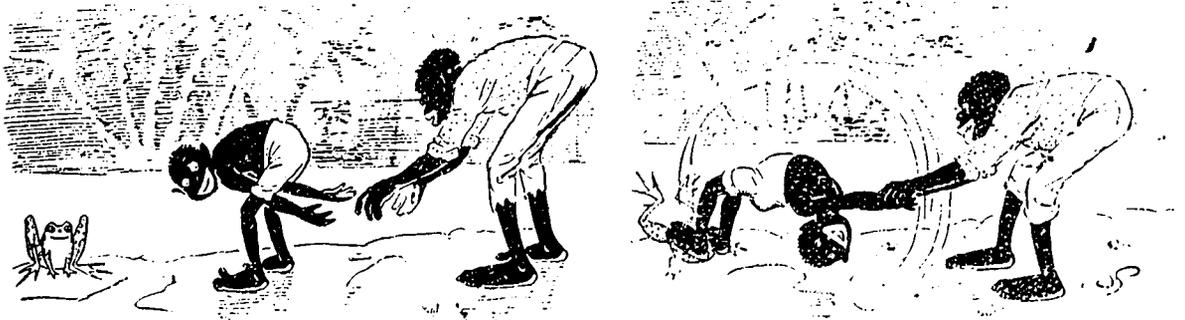
Mr Durand ne s'est pas fait raser depuis trois jours et comme il embrasse son petit garçon qu'il a sur ses genoux, celui-ci lui dit : — Mon papa, c'est y là que tu allumes tes allumettes quand tu veux fumer ?

## QU'IL LA PRENNE

Le prétendant. — Monsieur, excusez moi si je suis venu vous demander votre fille.

Le père. — Vous l'êtes, men ami. Prenez-là, car vous êtes le seul homme qui m'ayiez demandé plus que sa main.

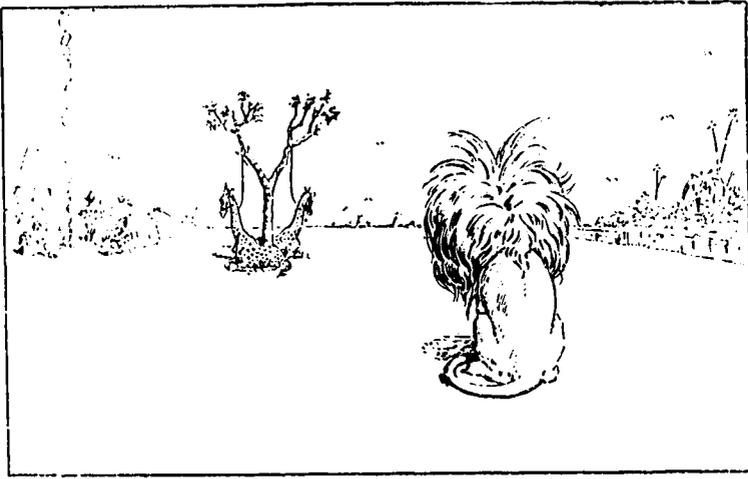
## UN COUP D'ACROBATE



I  
Erastus — Vite, papa, attrape-moi les mains, ce gos capaud-là va se sauver si je fais un pas de plus...

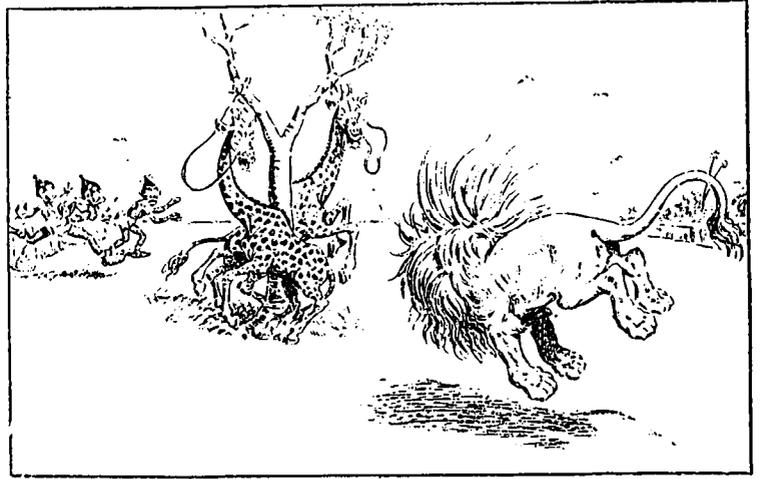
II  
— A la bonne heure ! Nous l'avons.

## HISTOIRE DE LION



I

C'était en Afrique, dans une charmante oasis où il y avait une famille nègre et deux girafes attachées à un arbre. Survint un lion qui...



II

...apercevant les girafes, jugea qu'elles constituaient les éléments d'un excellent souper et se précipita dessus à la grande épouvante des susdites et de leurs maîtres.

## HISTOIRE D'UN CERF-VOLANT

FABLIAU  
(Pour le SAMEDI)

I

Dans un village des environs de Draguignan une troupe d'enfants avait coutume de se rassembler sur la pelouse, à la sortie de l'école, pour se livrer à tous les jeux de leur âge.

Un certain jour, il y a de cela quelques vingt ans, c'était le lundi de la Pentecôte, la troupe était nombreuse et pleine d'anxiété; il ne s'agissait rien moins que d'enlever un cerf volant que le fils d'un riche fermier de l'endroit avait reçu de son parrain.

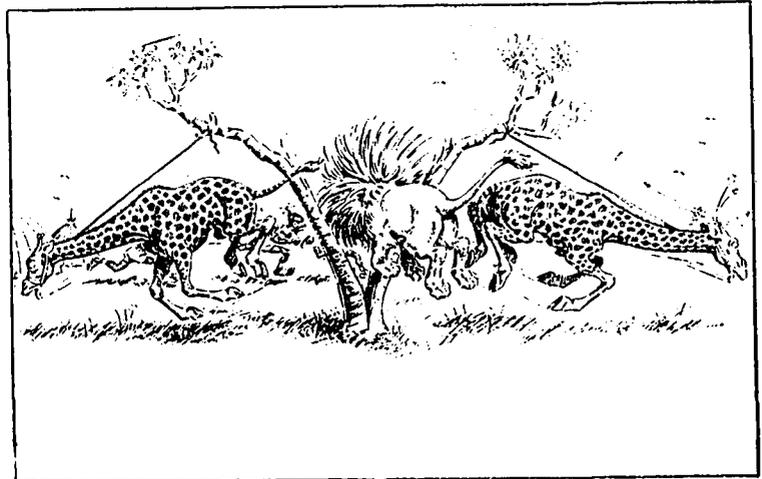
L'entreprise n'était pas sans difficultés; ce cerf volant, de grandes dimensions, n'était pas facile à manier; et puis chacun se pressait à l'envie autour de l'heureux possesseur qui le tenait d'un air triomphant; chacun voulait voir et toucher les caractères hiéroglyphiques dont il était orné, les étoiles, les figures du soleil et de la lune, et toutes les mille découpures de papier qui reluisaient au soleil. On voyait à l'ébahissement de tous ces jeunes visages, que l'émotion était grande et parfaitement en rapport avec l'importance de l'événement.

Les préparatifs furent laborieux. Le choix du lieu fut longuement débattu; il leur fallait une petite éminence pour point de départ et un grand espace libre à parcourir; on fit des marches et des contre-marches dans la plaine; tous les cent pas, on s'arrêtait, on dressait le cerf-volant, on déployait la ficelle, l'opération paraissait presque avoir réussi; mais par malheur, on avait compté sans le vent. Alors la troupe fatiguée, mais non découragée, reprenait son précieux fardeau et s'en allait plus loin. Enfin, après deux heures de tâtonnements et d'essais infructueux, on s'établit sur un monticule dont la pente était douce et bien placée pour lutter contre le vent. La plaine immense n'offrait que de rares obstacles, quelques oliviers et des troncs de saules rabougris. Tout était pour le mieux, l'opération allait devenir sérieuse. Cette comète de papier blanc tout constellé était debout, soutenue par deux hardis enfants; la ficelle avait tout le développement convenable et son gros peloton était entre les mains de son propriétaire, qui n'attendait que le signal.

## PAS CLAIR



Mr Bonnette. - Et comme cela, vous ne travaillez jamais?  
Le tramp Flemmamort. - Monsieur, je ne travaillerai que lorsque je ne trouverai plus rien à faire.



III

Mais, à ce moment, il se produisit un incident, incroyable si je ne l'avait vu, de mes yeux vu. Les deux girafes tirant à hue et à dia, messire lion, emporté par son élan, vint donner dans l'arbre entr'ouvert par le furieux effort des girafes affolées...

Le signal fut donné; il partit. Le cerf-volant s'enleva lentement de terre; mais, quand sa longue queue traînante eut quitté le sol, il décrivit tout à coup des zigzags et s'abattit, la tête la première, sur l'arbre.

On s'aperçut que le lest n'était pas en rapport avec l'envergure de ce voyageur aérien. Il fallait lui adjoindre quelque chose de plus pesant. La difficulté était de trouver l'équilibre. On essaya d'attacher un caillou, mais le caillou glissa; on prit quelques branches d'arbres liées en faisceau, elles furent inutiles; tous les moyens mis en usage avaient leurs inconvénients. Un jeune garçon fit le sacrifice d'un livre qu'il avait. On lia fortement le livre à la queue du cerf-volant, puis on recommença l'épreuve. Cette fois elle réussit au gré de leurs désirs. Le cerf-volant s'éleva majestueusement, et, rapidement entraîné par son conducteur, parcourut un espace de six cents pas environ, aux grands applaudissements de la petite troupe émerveillée.

Par malheur, tout succès a son revers. L'agile conducteur rencontra sur son chemin un accident de terrain qui le fit choir; ce temps d'arrêt fit baisser la ficelle, qui s'arrêta dans le tronc d'un saule. Se relever, reprendre son peloton de fil et sa course, furent l'affaire d'un instant pour l'intrépide enfant; mais tout d'un coup il s'arrêta désespéré, la ficelle vient de casser! Et voilà notre cerf-volant livré à lui-même qui s'élève d'abord à une hauteur prodigieuse, et qui, bientôt chassé par un vent de nord-est, s'envole rapidement sous leurs regards éperdus.

Laissons cette troupe d'enfants s'en retourner au village, triste et muette, et suivons le cerf-volant à travers les nues.

II

Dans sa course échevelée, notre comète de papier traverse le Golfe de Gênes, plane quelque temps sur la Corse, puis ranimée par des brises caressantes, va regarder Naples et la Sicile, où il voudrait bien s'arrêter; mais Candie au doux rivage l'attire, il vole vers Candie. Tout est fleurs et parfums dans cette île, toute cette nature verdoyante l'invite à descendre, il va céder à son penchant; mais de plus hautes destinées l'attendent, il reprend sa course aérienne.

Il rase l'Archipel grec qu'il laisse à sa gauche, et le voilà courant pendant toute la nuit sur la terre d'Égypte. Obélisques et pyramides de granit; il vous frôle, il ne voit que des ruines et des temples détruits, vestiges des anciens Pharaons, et se balance longtemps sur le berceau de Notre-Seigneur. Nazareth, Jérusalem, le Jardin des Oliviers, il vous contemple, il vous salue; une rosée le pénètre, il s'alourdit, il va descendre; mais voilà qu'un simoun d'Asie le relève et lui fait reprendre sa course vagabonde. Le jour revient; c'est la Mer Rouge qu'il aperçoit sous lui, puis le

golfe Persique, puis précipitant son vol il arrive dans l'archipel d'Asie, puis dans l'île Pelapunang ; il va toucher les rives du Singapour bénies du soleil ; là le vent change, il fait un détour et revient dans le détroit de Malaca ; du détroit de Malaca il rentre dans l'Archipel et semble chercher, pour s'abattre, une île respectée des navigateurs.

Cette île est, en effet, digne d'être remarquée. A la distance d'un mille, en pleine mer, elle offre à la vue un curieux et merveilleux spectacle, c'est l'imposant appareil du crucifixe. Trois blocs de rochers en forme de croix se détachent sur le fond du ciel et laissent voir distinctement dans leurs conformations bizarres trois corps humains attachés à ces croix, celui du Rédempteur et ceux des deux larrons. Au pied de ces rochers, des arbres au feuillage blanchâtre figurent la foule agenouillée. Est-ce un mirage, un effet de perspective ou un de ces miraculeux prodiges que la nature se plaît à arranger pour l'éternel enseignement des hommes ? Nul ne sait. Toujours est-il que ce spectacle est réel et saisissant.

Le cerf-volant planait depuis longtemps sur cette île, dont il semblait étudier les contours, quand tout à coup il décrivit une ellipse rapide en s'abaissant vers la terre.

III

En ce moment, il se passait dans l'intérieur de l'île un événement assez singulier. Un missionnaire, un de ces héroïques jeunes prêtres, qui se dévouent au martyre pour la foi chrétienne, avait rassemblé autour de lui tous ces sauvages idolâtres et leur prêchait la morale du Christ ; il essayait de leur démontrer qu'un Dieu était mort sur la croix pour racheter leurs péchés ; enfin, ce courageux apôtre risquait chaque jour sa vie, pour grossir le troupeau des croyants. Il se servait surtout, pour séduire leur imagination, de cet éclatant symbole que la nature avait placée sur leur île, comme si elle l'avait choisie entre toutes pour être bénie.

Les sauvages, soit que leur intelligence ne leur permit pas de comprendre ces grandes vérités évangéliques, soit que leur mauvais instinct les remenât toujours au culte de la nature, les sauvages, dis-je, après avoir fait subir au jeune missionnaire les plus mauvais traitements, avaient fini par l'écouter avec indifférence.

Mais la présence dans l'air de ce météore factice changea tout à coup la face des choses.

Le groupe d'Indiens qui entourait le missionnaire regardait avec effroi cette chose inconnue qui se balançait dans l'air ; un instant, le cerf-volant descendit assez près de terre pour qu'ils pussent voir ces figures fulgurantes dont il était émaillé.

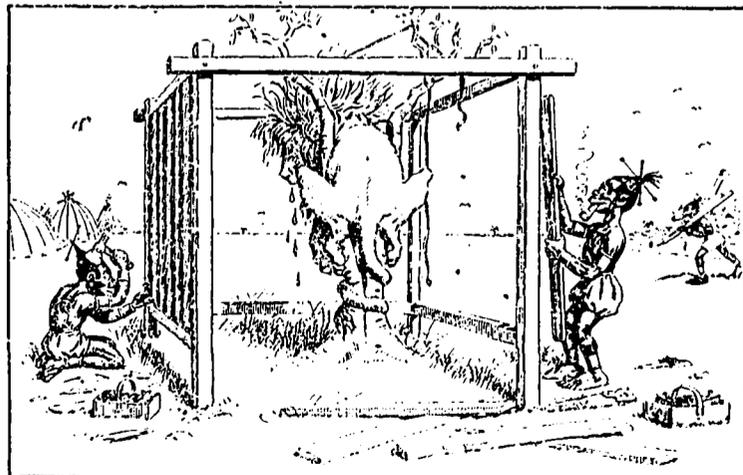
La peur les prit, ils se jetèrent tous la face contre la terre et croyant voir un avertissement dans ce signe vengeur, ils demandèrent grâce et supplièrent le jeune prêtre d'intercéder pour eux.

HISTOIRE DE LION — (Fin)



IV

...dont les cordes, venant à casser, laissèrent se resserrer le tronc de l'arbre et le pauvre lion dedans. Donc il n'était pas content, mais malgré tous ses efforts, l'arbre secoué résista et le roi des animaux fut bel et bien happé comme un vulgaire lapin.



V

Les moricauds n'étaient pas des imbéciles ; ils virent le parti qu'on pouvait tirer de l'aventure. Une solide enceinte, en forme de cage, entourait le pauvre lion pris au piège, et...

UN IGNORANT



Le marchand de fruits. — Allons, là, eh la p'tite. Vas-tu bien vite coter de là !  
La p'tite. — La p'tite ! Mais voyez donc cet ignorant bonhomme qu'il ne sait pas seulement ce que sont les égards dus à une jeune dame.

Le missionnaire allait mettre à profit leur erreur quand un incident nouveau vint l'aider puissamment dans son zèle de propagande. Le livre qui servait de lest au cerf volait tomba au milieu du cercle des Indiens. Chacun se reculait avec terreur et n'osait porter la main sur ce livre envoyé d'en-haut. Le missionnaire pensa, lui, que la cause du christianisme était gagnée. Il s'avança donc avec un air résolu vers le don céleste, et le ramassa. C'était un Evangile !

Après avoir déposé son fardeau, le cerf-volant s'était enfui comme une étoile qui file, laissant toute cette foule de sauvages dans une grande consternation.

Le missionnaire, maître de ce livre, le fit considérer comme un présent du Dieu des chrétiens, le fit apprendre par cœur à tous les lettrés du pays, l'enferma dans une précieuse chasse d'or enrichie de pierreries et le plaça dans un tabernacle où chaque Indien vint apporter son tribut.

Six mois après, l'île toute entière était chrétienne.

F. X. B.

ELLE N'EN SAVAIT RIEN

Albertine. — Et vous, Exilda, comment traiteriez-vous un homme stupide qui vous aimerait ?

Exilda. — Je n'en sais rien, car quand un homme me dit qu'il m'aime, je ne le trouve pas du tout stupide.

CONCLUSION

Elle. — Elle est merveilleuse cette enfant ! Dire qu'elle joue entièrement d'oreille.

Lui. — Alors elle doit être complètement sourde, la malheureuse.

SEULEMENT CELLES-LÀ

Mme Pitou (qui a quatre filles à marier). — Je suis surprise, monsieur, que vous aussi soyez de cette opinion qu'on ne se peut marier que jeune.

Mr Ducélibat (qui a passé la quarantaine). — Madame, il n'y a d'excuses que pour les folies de jeunesse.

L'usage immodéré de stimulants fait blanchir les cheveux. Evitez cela, et ramenez la couleur naturelle avec le Rénovateur des Cheveux, de Hall.



VI

...voilà l'aspect qu'a pris, après quelques semaines, le campement des industriels négros. La foule y afflue ; on vient de partout admirer messire lion. Il a fallu établir un tourniquet.

**PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,** contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale. (Voir l'annonce)

## CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



BASILIQUE DU VATICAN — LA TOILETTE DE SAINT PIERRE.



Le jour de la fête de saint Pierre, à Rome, la statue en bronze de la Basilique Vaticane, représentant le chef des apôtres, apparaît aux fidèles revêtu de magnifiques vêtements pontificaux. La tête est couverte de la tiare et les épaules disparaissent derrière une grande chape de soie rouge ornée de broderies d'or.

L'anneau pascal, une grosse émeraude entourée de brillants, brille au doigt de la statue dont le pied droit, qui avance un peu, reste seul découvert, afin de permettre à la foule de poser ses lèvres sur l'orteil usé par la vénération des fidèles.

La toilette de la statue a lieu la veille du jour de saint Pierre, le soir ; deux sacristains et un tapissier, sous la conduite d'un chanoine du Vatican, y procèdent.

C'est le moment choisi par nous pour présenter à nos lecteurs la célèbre statue du prince des apôtres.

\* \*

Il pouvait paraître singulièrement hardi de convier à une Exposition Internationale, à Bruxelles, pour 1897, les industriels qui déjà se pré-

parent à celle de Paris et cependant, dès les premiers jours, les adhésions affluèrent.

Si, en Belgique, l'idée fut adoptée avec enthousiasme, tous les gouvernements ne tardèrent pas, une fois informés, à envoyer leur adhésion officielle.

La France, l'Allemagne, l'Angleterre, la Suisse, la Hollande, la Turquie, les Etats Unis, l'Autriche Hongrie, La Perse, les républiques Sud-Américaines, chacun répondit sans retard au comité.

L'idée générale de cette exposition était de relier la partie à construire au parc du Cinquantenaire, érigé en 1880, commémoration d'un demi siècle d'indépendance. Une route fut donc percée à travers la forêt de Soignes et le palais du Cinquantenaire livré à des centaines d'ouvriers afin de l'approprier à sa nouvelle destination.

En mai avait lieu l'inauguration officielle de l'Exposition Belge sous la présidence du roi Léopold et depuis, des centaines de mille de visiteurs n'ont cessé d'accourir à Bruxelles, de toutes les parties du globe.

L'Exposition est du reste, absolument réussie et, ainsi qu'on le peut voir par notre dessin, représentant une vue d'ensemble de l'entrée principale, elle est du plus imposant effet.

Dans l'aile gauche figurent : La Grèce, avec ses dentelles, ses vins et ses tabacs. La Turquie, avec ses objets pittoresques et bizarres. La Suisse, avec ses montres, ses boîtes à musique, ses chocolats et ses étoffes brodées. L'Italie avec ses glaces et ses marbres de Carrare. Puis viennent l'Allemagne, l'Angleterre, les Etats-Unis avec de fort belles installations.

Mais le plus beau compartiment est sans contredit celui occupé par la France. Il s'y trouve entassées des merveilles de toutes sortes et le roi des Belges ne cesse de visiter cette section dont il a félicité publiquement, à plusieurs reprises, le commissaire général, Mr Monthiers.

N'oublions pas la Hollande avec des modèles de bateaux de pêche et de guerre, des liqueurs et des conserves.

A Tervireren se trouvent les villages congolais au bord d'un étang et dans un décor de plantes tropicales, illusion très réussie de la terre africaine.

Dans les jardins du parc du Cinquantenaire, des attractions très intéressantes sont installées. Le panorama des Alpes, d'une réalité saisissante. Le Palais des Glaces, le Zoographe, le Palais de la Ville de Bruxelles, la Cœuveuse d'enfants, la Foussinière monstre, le Restaurant automatique, le Ballon captif, le Quartier Algérien, le Diorsama, etc., le Vieux Bruxelles, reconstitution des quartiers les plus pittoresques de l'antique cité brabançonne, il y a deux siècles, attire la foule par ses nombreuses attractions.

De l'avis de tous les journalistes qui, en se rendant à Stockholm, au Congrès de la presse, ont séjourné deux jours à Bruxelles, l'Exposition Internationale de

1897 est, après celle de Paris en 1889, ce qui a été de mieux réussi en ce genre.

\* \*

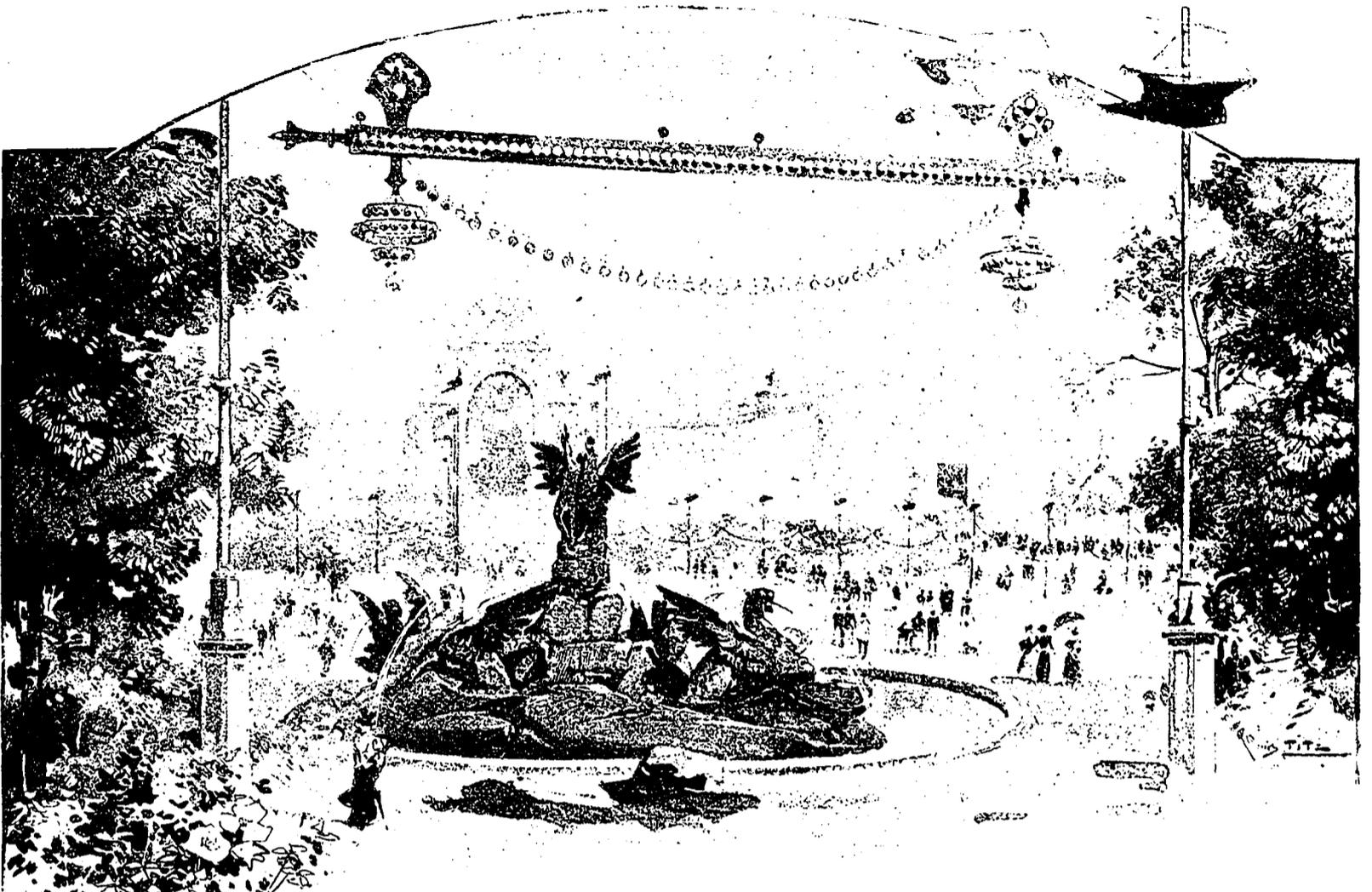
L'ex-reine d'Hawai, dont nous donnons ci-contre le portrait, vient de quitter Washington pour la saison d'été, après une visite faite au Sénat dans l'intérêt de son ex-royaume.

A la prochaine session, quand reviendra devant le Congrès la question du traité d'annexion, elle sera prête à la discussion.

Elle dit que sa réclamation comprendra une demande de dommages contre le gouvernement, à moins qu'il ne soit fait droit à une juste indemnité en sa faveur.

Le sénateur Davis, président du Comité des relations étrangères, a reçu une demande écrite de l'ex-reine tendant à obtenir une audience à la reprise des travaux. Le sénateur a refusé d'accorder cette audience sous le prétexte que c'était à l'exécutif à faire les premiers pas en cette affaire. L'ex-souveraine pense, elle, que la ratification ne pourra avoir lieu avant décembre et elle laisse cette affaire suivre son cours, prenant, pour l'été, quelques vacances afin de se reposer de tout ce tracass.

\* \*



VUE DE L'EXPOSITION NATIONALE DE BRUXELLES.

Madame la baronne de Hirsch, dont le nom est si souvent associé à la création d'œuvres charitables, est la veuve du baron Maurice de Hirsch de Gerth et la fille

de Mr Bishoffsheim ; elle est née à Anvers.

Pour donner une idée de son inépuisable bienfaisance, il suffit d'énumérer quelques unes des nombreuses donations, toutes récemment effectuées, et qui, par leur caractère et leur importance, sont de notoriété publique :

Deux millions à l'Institut Pasteur, à Paris ; création à Munich d'un asile pour les femmes en couches et les convalescents ; fondation de l'Hôpital de Varsovie ; fondation de 20 bourses de 3,000 francs de rente françaises (2 millions) destinées aux femmes du monde tombées dans le besoin. En Amérique, 9 millions à divers œuvres de charité auxquelles son mari défunt avait déjà consacré précédemment un fonds de 10 mil-

lions. Récemment, la baronne de Hirsch versait 2 millions de francs à la caisse des retraites des employés des chemins de fer orientaux, dont son mari avait longtemps été président. Très fortes sommes consacrées à la caisse des retraites des instituteurs galiciens à laquelle le baron de Hirsch avait lui-même consacré 15 millions en même temps qu'il constituait l'Association Juive de colonisation au capital de 50 millions, divisé en 20,000 actions, dont 19,991 souscrites par lui et léguées à plusieurs communautés israélites.

Le baron de Hirsch possédait,

en Angleterre, une magnifique écurie de courses dont tous les gains étaient distribués aux hôpitaux de Londres ; aussi quand la Flèche, — ce cheval payé 145,000 francs comme poulain, revendu 350,000 frs comme jument, (deux records non encore battus), — gagna, en 1892, le grand prix du Derby, c'est une somme de 875,000 francs que les hôpitaux de Londres eurent à se partager.

LOUIS PERROS.



L'EX-REINE D'HAWAÏ.



MADAME LA BARONNE DE HIRSCH.

## DANS LE MONDE DE LA MODE



7060—Ladies' Shirt Waist,  
7060—Matinée pour Dames.



7077—Ladies' Bolero Cape with Vest,  
7077—Capeline et Veste Boléro.

7060. — La matinée, toujours populaire et si commode par les temps de chaleur, est présentée ici dans une de ses dernières transformations. Elle est en étoffe fond uni, couleur feuille verte ; la ceinture, col et nœud ainsi que les poignets, le pli plat fermant le corsage sur le devant (box-plaid) sont en étoffe éco-saise claire ou guingham. Le vert y est combiné avec le blanc et l'écrû.

L'empècement du dos et du devant sont plissés sur toute la hauteur. Le corsage est ajusté par le moyen des coutures de l'épaule et du dessous de bras. Boutons en perle employés pour la fermeture. Les manches plissées à l'épaule, assez bouffantes, avec revers au poignet. On

peut également faire que les poignets et le collet soient détachés, ils sont alors maintenus en place par des boutons. Cette méthode est préférée par beaucoup de femmes, puisqu'elle permet d'avoir toujours des cols et poignets nets sans qu'on soit forcé de blanchir le corsage entier.

Le style de cette matinée est bien approprié pour toutes sortes de guinghams, organdis, soie zéphyr ou même en étoffe de coton, pouvant se blanchir facilement. Pour une taille ordinaire, il faut 3 verges  $\frac{1}{2}$  d'étoffe en 36 pouces de large. Le patron No 7060 est taillé pour 32, 34, 36, 38, 40 et 42 de buste.

7077. — C'est un des plus nouveaux dessins que nous présentons ici. Le vêtement est en drap léger, de deux différentes couleurs, avec galon tressé comme ornement.

Le dos de la capeline est à couture convexe ; celles des épaules et du dessous du bras se rejoignant sur le devant, ce qui rend l'ajustement collant.

Le plastron descend en pointe jusqu'au bas de la taille et forme gilet, avec jabot. La fermeture, avec boutons et boutonnières, est au centre du devant.

Les manches, de forme cloche, vont jusqu'au coude, pour le surplus collantes et taillées en bec de flûte au poignet. Col haut ruché.

La soie, le satin, le velours, la popeline, le drap avec jais, galon et passementerie peuvent être indifféremment employés.

Il faut, pour une dame de moyenne taille, 3 verges d'étoffe en 44 pouces de largeur.

Le patron No 7077 est taillé pour les grandeurs de 32, 34, 36, 38 en 40 de buste.

MAY MANTON.

## Comment se procurer les Patrons du "Samedi"

Toute personne désirant l'un quelconque des patrons ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 21 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 15 centims, argent ou timbres-postes, par chaque patron demandé.

Ajoutons que le prix régulier de chacun de ces patrons est de 40 centims.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

## SOUVENIR DE MA SŒUR

(Pour le SAMEDI)

Parfois, en vous voyant, je songe, chose étrange  
Comme tout ici-bas, à ma petite sœur,  
Morte à l'âge où l'on meurt pour devenir un ange ;  
Ce fut mon premier deuil, ma première douleur.

Elle était jeune et belle, et son gentil visage  
S'est gravé dans mon cœur comme une sainte image,  
Ses cheveux étaient blonds, ses grands yeux étaient  
Chérubin par le corps, âme envolée aux cieux ? [bleus ;  
Et elle aurait vingt ans, l'âge de l'espérance,  
Ce beau printemps du cœur, emblème d'innocence  
Qui vous semble éternel, où l'on voit l'avenir  
Comme un songe enchanté qui ne doit pas finir.

Qui sait?... Elle aurait trop souffert sur notre terre,  
Son âme charitable et pure, ardente à la prière,  
N'aurait plus rien trouvé de ses illusions,  
Au moment du réveil, que des déceptions.  
Elle aurait trop souffert... et le cœur de la femme  
Est un trésor sans nom, infini comme l'âme,  
Mais moi je la regrette, et je sens chaque jour  
S'accroître ma souffrance et doubler mon amour !  
Je l'aurais tant aimée... et ce n'est plus qu'un rêve  
Que le reveil éteint, que la pensée achève.

Parfois en vous voyant, je redis en mon cœur,  
Que ne vit-elle encor ! Que n'êtes vous ma sœur !

F. X. BOUTHILLIER.

## LE MOUTON BLANC

... C'était au mois de décembre 1891. Salis, le gentilhomme cabaretier du *Chat-Noir* se trouvait avec sa troupe à Rouen, où il avait été mandé par le préfet, M. Hendlé, pour participer à une fête de charité qui devait se donner sous le patronage officiel. Le gentilhomme et ses poètes baguenaudaient dans la ville, dès le matin ; l'un d'eux, le chansonnier Pierre Delcourt, en passant au coin de la rue du Bac, remarqua un mouton blanc qui était retenu par une longe à la devanture d'un boucher. Pierre Delcourt est pris de pitié à la vue de cet animal que l'on destine apparemment au dernier supplice ; il coupe la ficelle et le mouton reconnaissant suit son sauveur. Mais voilà que le boucher, dont l'âme n'était pas compatissante, s'élance sur les traces du fugitif en criant : " Au voleur ! " et en appelant la garde. La bataille s'engage. En vain, Pierre Delcourt proteste-t-il de l'honnêteté de ses intentions ; en vain lutte-t-il avec courage. Il est saisi, garrotté, conduit au violon. Alors, n'ayant plus d'espoir qu'en son capitaine, il appelle de toutes ses forces :

— A moi, Salis !...

Salis accourt et le prend de très haut avec la maréchaussée :

— Eh quoi ! c'est ainsi que l'on traite les hôtes du premier magistrat de département !

— Il m'a volé mon mouton, reprend le boucher.

— Il a volé le mouton, dit le commissaire.

— Allons, s'écrie Salis, je vois qu'il faut employer les grands moyens !

Et se tournant vers un de ses compagnons :

— Va dire au préfet que si nous ne sommes pas mis aussitôt en liberté, nous ne jouerons pas ce soir. Il est cinq heures et demie. Tu diras à ce potentat que je lui donne jusqu'à six heures.

Il écarta d'un geste très noble les soldats qui s'étaient massés devant la porte :

— Gardes ! laissez passer le parlementaire !

Le commissaire de police commençait à être confondu par tant d'assurance. Il le fut bien davantage quand le chef de cabinet de la préfecture vint en personne délivrer les prisonniers. M. Hendlé, qui était en dispositions magnanimes et qui tenait à ne pas compromettre le succès de sa soirée, proscrivit à tous les postes de Rouen l'ordre de relâcher quiconque, dans la nuit, serait arrêté et se réclamerait du *Chat-Noir*. Rodolphe Salis

conçut de cette faveur une vanité sans bornes. Il déambula jusqu'à une heure avancée, escorté de ses amis, comme lui devenus inviolables, et chaque fois qu'il apercevait un brigadier de police, il l'accostait insolemment :

— J'aurais le droit aujourd'hui de rosser le guet. Je néglige de le faire. Rouen me saura gré de ma discrétion !...

Et voilà, dans toute sa grâce, l'histoire du " Mouton Blanc. "

FERNY.

On n'écrase quo les bêtres qui rampent.—X.

## LA PLUS BASSE SEULEMENT

Le prétendant (au beau père futur qui est constructeur).— Monsieur, je suis venu vous demander la main de mademoiselle votre fille.

Le beau père (distract).— Au désespoir ; je suis très peiné, monsieur. Envoyez votre soumission cachetée. La plus basse l'aura, seulement.

## O GÉNIE !



Ce monsieur-là, c'est un homme auquel sa femme faisait tordre le linge chaque fois qu'elle lavait. Aujourd'hui, il a conjugué la pédale de sa bicyclette avec la manivelle de la tordeuse et ce qui était une peine pour lui est devenu plaisir extrême.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

# Les Enfants Martyrs

## DEUX INNOCENTS

PREMIÈRE PARTIE

### La Maison des Angoisses

III

(Suite)

Il y a là, aussi, trois enfants en maillot.

Liette va se réfugier contre la fenêtre, près du poêle...

Et elle jette un regard autour d'elle.

Rien. Une salle étroite, carrée, nue et très triste, aux murailles jaunes. La fenêtre prend sa lumière sur une cour. Dans le fond, une banquette. Les mères sont assises là. Et, en face d'elle, une pancarte où elle lit, écrite en très gros caractères, l'inscription suivante :

*Toute personne qui présente un enfant en vue de l'abandonner est avertie que des questions vont lui être posées dans l'intérêt de l'enfant, mais qu'il lui est loisible de ne pas répondre ou de ne fournir qu'une partie des renseignements demandés. La production du bulletin de naissance n'est pas obligatoire.*

Dans cette pièce, un casier vert scellé au mur, et c'est tout. Deux portes. L'une est celle par laquelle Liette est entrée, et communique avec le corridor. L'autre est la porte de la salle d'abandon.

Les femmes qui attendent sont silencieuses.

Pas un mot. Elles ne se regardent même pas.

Et les petits dorment, en leur maillot. Ils seront demain les frères et les sœurs de Bertine.

Elle serre contre son cœur sa fille qui vient de remuer. Un cri plaintif. C'est l'heure où elle lui donnait son lait. Elle a faim, la fillette. Mais elle est très douce ; après ce cri, il n'y en a pas d'autre. Seulement, Bertine reste éveillée et regarde sa mère, entre les plis lourds de la jupe qui lui fait comme un capuchon. Dans sa fièvre, la mère s' imagine qu'il y a, au fond de ce regard, un reproche ; que la petite comprend son infortune ; l'acte de désespoir que l'on va commettre sur elle.

Elle a un sanglot bruyant :

— Ne m'accuse pas ! Ne m'accuse pas !

Elle s'affaisse sur un banc et pleure.

Elle est près d'une femme qui la regarde sans émotion. C'est une grosse fille en cheveux, aux joues rouges, qui paraît pleine de santé et dont la mise est propre.

— Il en faut, du courage, n'est-ce pas ?

— Hélas !

Une autre se penche pour mieux voir Liette. C'est une blonde, maigre, avec des taches de rousseur, l'air vicieux et abruti.

— Ne vous désolerez pas, ma brave femme... Croyez-moi, on s'y fait vite...

Et, retirant d'un châle de laine noire un bébé qui était né depuis trois ou quatre jours seulement, elle ajoute, pour reconforter Juliette par son exemple :

— Tenez, moi, c'est le troisième !!

Liette se dresse. De sa poitrine s'échappent une exclamation de pitié et d'horreur.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Je serais comme celle-là !!

Bertine, pour la seconde fois, pousse un léger cri.

Et toujours, dans sa fièvre, Liette croit entendre le reproche :

— Oui, tu es une mauvaise mère !... As-tu fait tout ce que tu as pu ?... Aux premières misères, tu t'es découragée... Tu fais bien de m'abandonner, puisque tu ne méritais pas les joies divines de la maternité heureuse que l'avenir te réservait peut-être !

Ses oreilles bourdonnent, ses tempes battent. Elle veut échapper à ce reproche. Elle se sauve. Elle quitte cette salle d'attente sinistre, et la voilà qui se retrouve dans la rue, toujours avec son enfant, et qui s'éloigne plus vite de la maison des angoisses, poursuivie par le cri plaintif de sa fille, et entendant aussi la voix de la femme qui disait, enrôlée par toutes les débauches :

“ Tenez ! moi, c'est le troisième ! ”

Depuis une heure elle marche, ainsi, au hasard, sans pensées et sans but. Comment se retrouve-t-elle rue de la Parcheminerie ? Pourquoi rentre-t-elle, machinale, dans la cour emplie d'immondices et sur laquelle, déjà, se répandent les premières ombres de la nuit ? Elle ne sait pas. Elle ne se rend pas compte. Elle ne raisonne rien.

Elle entre chez elle. L'enfant se plaint encore, puis se tait. Un reste de lait dans une tasse. Juliette emplit le biberon. La petite est calme ! Elle se rendort. Liette la garde sur ses genoux...

Tout à coup la porte s'ouvre, une femme paraît. Liette relève la tête.

C'est la Berlaude, une chandelle à la main.

— Vous dormiez ? dit la mégère en essayant vainement de sourire.

— Non, madame. Que venez-vous faire ici ?

— Vous n'êtes pas heureuse, hein ?

— Non, c'est vrai. Que vous importe ?

— Ne vous fâchez pas. Je viens à votre secours.

— Vous !

— Moi, telle que vous me voyez.

Liette la considère avec épouvante.

— Ecoutez, dit la Berlaude, j'ai compassion de vous et je veux vous sortir de la misère noire où vous êtes. Quand vous serez mieux portante, vous reprendrez votre travail comme vous l'entendrez. Mais je vous aurai toujours rendu un fier service...

— De quoi s'agit-il ?

— Qu'est-ce qu'il vous faudrait pour vivre, pour faire vivre votre marmot ?... Environ deux francs par jour, hein ? Avec les quinze francs de l'Assistance, vous seriez riche...

— Cela me suffirait, en effet.

— Eh bien, je viens vous les offrir moi...

— Et quel travail me procurerez-vous ? Je suis si faible que mes doigts ne peuvent rien tenir. J'ai dû cesser, depuis quelque temps, tout travail pour madame Jasmin, la lingère.

— Aucune besogne. C'est ce qu'il y a de plus chouette. Vous n'aurez qu'à vous croiser les bras.

— Je ne comprends pas. Expliquez-vous.

— Faut que vous soyez gnolle pour ne pas comprendre. Vous avez une gentille fillette. On gagnerait de l'or à mendier avec c'enfant-là sur les bras, auprès des églises. Prêtez-la moi. On en aura soin. Vous la retrouverez tous les soirs... Tous les matins, vous me la rendez...

Et je vous compterai quarante sous par jour... Et, si ça réussit, j'augmente... Pendant ce temps-là, vous ne fâchez rien. Vous restez couchée, vous mangez, vous buvez des drogues. Vous vous refaites un estomac. Hein ? vous ne pensiez guère à cela. C'est le bonheur qui vous arrive sous la figure de cette bonne Berlaude !... Rien à faire qu'à boulotter, et des pépettes tous les jours... Est-ce entravé ?...

Les yeux fixes, Liette ne bougeait pas. Elle avait bien compris et serrait convulsivement Bertine.

— C'est oui ?

— Non.

— Voyons, dit la Berlaude maternellement, ne fuyez pas la mauvaise tête. Où est le mal ? L'enfant ne souffrira pas. Je vous le promets. Du reste, ne serez-vous pas là pour veiller sur elle ? Faudra lui mettre d'autres nippes, voilà tout, parce que celles qu'elle a cachent trop son corps. Faut qu'on voie un peu de sa peau. Eh bien, et après ?... Il ne fait plus froid... Ça aguerrit les membres, le grand air... Les enfants des riches ont toujours les jambes nues... Pourquoi serait-il défendu aux pauvresses d'en faire autant avec leurs mômes ?... Tenez, dites oui... et ce sera trois francs... trois francs... je ne m'en délis pas...

Liette se leva et murmura sourdement :

— Allez-vous en d'ici ! Allez-vous-en !

Et il y avait une si folle rage dans son regard que la Berlaude gagna la porte...

Là, elle s'arrêta une seconde et dit encore :

— Après réflexion, la belle, vous vous déciderez peut-être ! Dans la chambre de Liette, l'obscurité s'était refaite, très épaisse. Et, parce que de nouveau revenait dans sa tête l'idée du suicide, plus importante que jamais ; parce qu'elle avait l'envie d'en finir, avec Bertine, mais parce qu'un restant de pitié vivait en elle pour l'enfant, l'infortunée s'enfuit pour la seconde fois de son taudis...

Et la voici, comme tout à l'heure, errant devant l'hospice... La maison est plus sombre encore et d'aspect plus lugubre.

Mais Liette sait qu'on y exerce l'hospitalité la nuit au si bien que le jour. A toute heure du jour, à toute heure de la nuit les mères malheureuses et les mères coupables trouvent la maison ouverte, et l'abandon est libre.

Elle sait qu'elle n'a qu'à entrer là et à dire : “ Prenez-moi mon enfant ! ” pour qu'on le lui prenne.

Elle sait que la discrétion la plus extrême est de rigueur ; qu'on ne cherchera pas à la connaître, et que, si elle veut cacher son visage et ne rien montrer de ses traits, cela lui est permis.

Mais qu'importent, pour elle, ces précautions ! Elle n'est pas coupable ! Elle n'est que malheureuse ! Ah ! la plus malheureuse de toutes !... Elle n'a pas à rougir de ce qu'elle fait ; elle y est contrainte par les doigts d'airain de la misère.

Elle sauve Bertine !

Adviennent d'elle-même ensuite, ce qui pourra !

Elle sait, du reste, également que, plus tard, si Dieu a pitié d'elle, calme son cerveau, lui rend ses forces et son courage, il lui sera permis de réclamer sa fille. . . L'administration la lui rendra, lorsqu'on lui aura prouvé que l'enfant, désormais, sera à l'abri du besoin et retrouvera, près de sa mère, aide, conseils, exemples et protection.

Elle entre.

Elle n'a pas besoin, maintenant, qu'on lui indique le chemin.

Elle passe en courant dans le corridor, et la voici dans la salle d'attente.

Elle y est seule.

Mais, dans la salle d'abandon, une mère est encore devant le garde de la nuit. Car on ne chôme pas, en la triste maison. Paris lui envoie tout les jours vingt à trente de ses enfants de la misère ! Vingt à trente mères défilent ainsi, cachant leur honte ou dérobant leurs larmes, dans la pièce nue où se tient une femme, pendant le jour ; remplacée par un homme, depuis le soir jusqu'au lendemain matin.

Elle s'assied sur le banc où, tout à l'heure, l'horrible fille aux taches de rousseur lui a dit : " On s'y fait, allez ! Moi, c'est le troisième ! "

Mais elle n'est même plus tentée de regarder Bertine et de revenir en arrière.

Elle n'a plus la tête à elle, en ce moment-là.

La bouche entr'ouverte, les yeux agrandis et fixes, immobile, le buste affaissé et penché en avant, au-dessus du cher petit fardeau qu'elle porte entre ses bras, elle rêve. . . A quoi ?

A quoi rêvent les fous ! . . .

La porte s'ouvre. Une infirmière paraît.

— Si vous voulez entrer ? C'est votre tour. . .

Elle obéit.

La salle d'abandon ressemble à la salle d'attente. Une porte donne sur le même corridor par où, dans un instant, on emmènera sa fille. Une autre porte, laissée béante, communique avec une pièce où apparaît un lit. C'est là que couche le garde de nuit, en attendant qu'on le réveille, à chaque fois que les mères entrent avec leurs petits. . .

Rien de plus dans l'autre salle. . . si ce n'est un berceau, sous la fenêtre, éclairé par un bec de gaz. . .

Un poêle énorme surchauffe l'atmosphère. . .

Le garde vient de s'asseoir à son bureau et tire d'un carton quelques papiers.

Il jette un regard sur la jeune femme.

Il est habitué à toutes ces misères. Dans les premiers temps, il a plus d'une fois senti des larmes dans ses yeux, lorsque se passaient devant lui ces scènes navrantes, nouvelles alors.

Depuis, son cœur ne s'est pas endurci, mais il est devenu presque indifférent.

Il lui reste encore de la bonté, mais une bonté administrative ; l'employé a remplacé l'homme.

Devant Juliette, sur le mur, la pancarte qu'elle a déjà lue dans la salle d'attente.

Et cette autre, près de la porte, en grosses lettres aussi, bien voyantes :

*Les nouvelles des enfants déposés à l'hospice sont données aux parents quatre fois par an aux époques ci-après :*

" Du 16 au 28 février.

" Du 16 au 30 mai.

" Du 19 au 30 août.

" Du 16 au 30 novembre.

" Avenue Victoria, No 3.

L'employé a préparé des bulletins. D'un côté sont les innombrables questions qu'il est obligé de poser, inutiles et fatigantes. — De l'autre côté, une colonne en blanc où il inscrit les réponses.

— Asseyez-vous, madame, dit-il.

Et l'interrogatoire pénible, — qui éloigne certainement bien des mères et peut être la cause indirecte de bien des infanticides, — commence pour la jeune femme.

— Vous avez pris connaissance de cet avis ? dit l'employé en montrant la pancarte pendue au mur.

Elle fait signe qu'elle l'a lue.

— Vous êtes donc libre de vous taire.

Elle murmure d'une voix très basse, éteinte, mourante :

— Je répondrai. Je n'ai rien à cacher. . .

— Bien. Quel est le sexe de votre enfant ?

— Une fille.

— Ses nom et prénoms ?

— Albertine Larnaudet.

— Le lieu et la date de la naissance ?

— Elle est née à Paris, il y a quatre mois, le 5 décembre 1872.

— A quelle mairie a-t-elle été inscrite ?

— A la mairie du cinquième arrondissement.

— Est-ce une enfant naturelle ?

— Non, monsieur, je suis mariée depuis un peu plus d'un an, au commencement de l'année dernière ! . . .

— Où êtes-vous accouchée ?

— A la clinique de la rue d'Assas.

— Votre enfant est catholique ?

— Oui, monsieur, elle a été baptisée.

La première partie du bulletin était remplie. L'employé fit détailler, par Liette, les motifs qui amenaient l'abandon de son enfant. Il consignait ces motifs en quelques notes rapides, sur son procès-verbal. Cette fois, ce n'était ni la honte, ni l'inconduite, qui comparaissaient devant lui. C'était la misère, aux prises avec la maladie ; la misère qui se débattait, impuissante ; la misère dans ce qu'elle avait de plus navrant.

L'employé essuya soigneusement sa plume sur un carré d'étoffe noire, en enleva un fil, entre les deux ongles, la trempa dans l'encre, fit sur le papier deux ou trois fois le geste de l'homme qui va tracer une majuscule superbe, à grande envolée.

Et il reprit son interrogatoire.

Comment s'appelait-elle ? Où s'était-elle mariée ? Depuis combien de temps son mari l'avait-il abandonnée ? Les nom, prénoms, âge, profession, date de naissance et domicile actuel du mari ? Epoque précise, motifs et circonstances de l'arrivée de Juliette à Paris ? Dans quel but était-elle venue ? Il lui demanda, à la pauvre femme, hébétée par tant de questions oisives, cruelles, sottes, si elle avait des papiers, des lettres, témoignages ou justifications qu'elle pourrait produire à l'appui de ce qu'elle répondait ! . . . Il lui demanda si elle était logée en garni ou si elle était dans ses meubles ! . . . Il lui demanda quel était le montant de son loyer ! . . . Il lui demanda si elle avait l'intention de se fixer définitivement à Paris ou dans le département de la Seine ! . . . Et si elle ne le voulait pas, il lui demanda où elle comptait aller.

Elle répondait, brisée, anéantie, affolée. . . Elle répondait les yeux secs, enflammés, ne pleurant plus, parce qu'elle avait trop pleuré, depuis longtemps, et parce qu'elle n'avait plus de larmes.

Mais ce n'était pas fini. . . L'homme interrogeait toujours.

Il demandait à Juliette quelles étaient ses ressources et quelles étaient ses charges ! . . .

Il demandait si elle avait encore son père et sa mère ! . . . Et puisqu'elle disait qu'ils étaient morts, il la pria, — mettant de la variété dans son supplice et raffinant ses tortures, — de lui indiquer le lieu et la date du décès ! . . . Et il la pria aussi de lui donner les noms et prénoms de son père et de sa mère ! . . .

Il lui demandait si elle avait eu d'autres enfants que cette petite Bertine qu'elle délaissait !

Et il écrivait toujours, il écrivait sans cesse, d'une écriture régulière et moulée, arrondissant les majuscules d'un geste large, qui était son geste favori, et dessinant, sur chacune, de petites arabesques, à chaque alinéa, pour que le coup d'œil fût plus joli.

Juliette regardait tout cela, sans rien comprendre.

Pourquoi lui faisait-on tant de questions ?

Elle ne le savait pas.

Elle était horriblement malheureuse. Elle venait pour abandonner sa fille. Pourquoi ne la lui prenait-on pas, tout simplement, et puisqu'elle avait le droit de se taire à toutes ces questions, pourquoi les lui poser ?

Bertine était éveillée, mais se tenait tranquille, les yeux ouverts. Elle semblait écouter ces choses qui l'intéressaient, qui étaient si redoutables pour elle.

On allait la prendre dans les bras de sa mère, pour la jeter, sans protection, à tous les hasards de la vie. . .

Elle était encore, aujourd'hui, pour quelques minutes, la fille de Liette, la jolie et tendre Liette ; elle ne sera plus tout à l'heure, avec son collier au cou, signe d'abandon et signe d'esclavage, que l'enfant de l'hospice. . .

Juliette murmura, l'embrassant, les seuls mots qu'elle trouvait :

— Ce n'est pas ma faute, chérie, ce n'est pas ma faute !

L'employé disait :

— Vous êtes-vous adressée à l'Assistance publique pour en solliciter des secours et élever votre enfant ? . . .

— Oui, monsieur, ce secours a été de vingt-cinq francs, d'abord, de quinze francs, après un ou deux mois. . . Et je n'ai pas pu. . . non je n'ai pas pu. . . Ce n'était pas assez. . .

Et obstinée dans son idée fixe :

— Ce n'est pas ma faute, ce n'est pas ma faute ! . . .

— Vous a-t-on dit que l'admission de votre enfant à l'hospice des assistés ne constitue pas un placement temporaire, mais qu'il s'agit d'un abandon véritable ?

— On me l'a dit. . . Il y avait tant de gens autour de moi pour me renseigner.

— Connaissez-vous les conséquences de cet abandon ? . . .

— Les conséquences ? . . . Je ne sais. . .

— Il est de mon devoir de vous les faire connaître. Vous ignorerez absolument dans quel pays, dans quel endroit votre fille sera placée en nourrice. . . Vous n'aurez avec elle aucune communication. . .

Et désignant l'écrêteau suspendu à sa gauche :

— Il ne vous sera donné des nouvelles de votre enfant que tous

les trois mois seulement... Et à toutes les questions que vous pourrez poser, quelles que soient vos instances, quelles que soient vos raisons, vos supplications, on vous répondra seulement : " Elle existe ! " ou " Elle est morte ! "

Elle frissonna, serra Bertine plus fort contre son cœur, mais ne dit mot.

L'homme se tut enfin, recopiant son procès verbal.

Comme c'était long ! Quel supplice !

Le procès-verbal est enfin rempli.

Le gardien de nuit sonne une infirmière.

C'est l'heure terrible de l'abandon.

L'infirmière prend Bertine et, s'asseyant, la dépose sur ses genoux. Elle lui passe au cou un collier rouge, fait de petites olives en os, et dont les deux bouts sont reliés à un anneau auquel on accroche une médaille. Cette médaille porte le numéro du dépôt.

L'employé reporta le numéro sur un registre unique où tous les enfants qui entrent à l'hospice sont inscrits au fur et à mesure de leur arrivée.

Et pendant que l'infirmière procédait ainsi, l'employé établissait un parchemin où figuraient les nom et prénoms de Bertine, son âge, la date et le numéro de sa réception. Et ce parchemin, l'infirmière l'attachait aussitôt au maillot de l'enfant.

Et devant tous ces détails, Liette demandait :

— Pourquoi ? Pourquoi !

— Afin qu'on ne puisse la confondre avec une autre... dit l'infirmière... car vous viendrez plus tard nous la redemander. N'est-ce pas ?

— Oh ! oui... plus tard ! Oh ! oui, oh ! oui...

L'employé lui tendit la plume :

— Voulez-vous signer le procès-verbal de dépôt ?

— Ah ! il faut que je signe...

— Vous n'y êtes pas obligée...

Elle prend la plume. Sa main tremble horriblement.

Elle trace quelques lettres informes. Elle a écrit : Juliette Larnaudet, mais ces deux noms sont à peine lisibles...

— Si vous désirez embrasser votre enfant une dernière fois ? dit doucement l'infirmière.

Elle lui tend Bertine.

— Vous l'emportez ?

— Oui.

— Et je ne le verrai plus ?

— On vous l'a dit ; Jamais !

— Alors, donnez-la moi...

Elle reprend Bertine, la place sur le banc, contre le mur.

Elle s'agenouille devant elle.

Pendant longtemps, très longtemps elle ne dit rien.

Elle ne pleure pas. Seulement son corps est secoué de frissons brusques, de soubresauts.

Elle parle très bas à sa fille.

— Mon enfant, je me sens bien faible, bien malade... Je sens aussi que je n'ai plus toute ma raison... Je ne sais pas ce qu'il adviendra de moi, tout à l'heure... Je vais mourir sans doute et je suis heureuse d'avoir eu jusqu'au bout assez de forces pour t'ameurer ici... Je voudrais me faire comprendre de toi, hélas ! mais tu ne me comprendras pas. J'aurais voulu te dire que je ne suis pas coupable et que je t'ai adorée de tout mon cœur... et que ma chair saigne de l'abandonner... Je voudrais que plus tard, s'il m'arrive malheur, si je ne suis plus là pour te reprendre à l'hospice lorsque tu auras grandi, lorsque tu sauras réfléchir, je voudrais que tu te dises que ta mère était une honnête femme... Il ne faut pas que tu aies sur elle une mauvaise pensée, parce qu'elle ne le mérite pas et que ce serait bien injuste !... Je voudrais être certaine que ton cœur se fondra et que des larmes mouilleront tes yeux lorsque tu penseras à ta mère ! Je voudrais que quelqu'un se trouve là pour te dire combien j'ai souffert !... Hélas ! tu seras seule, ma pauvre enfant, ma pauvre Bertine chérie !...

Elle mit son front sur la poitrine du bébé ; elle ne pleurait toujours pas ; mais, dans l'étouffante chaleur de cette pièce, elle grelotait misérablement.

— Mon enfant, ma fille, ma Bertine, que vas-tu devenir ?... Mon Dieu ; mon Dieu !... Ah ! que c'est cruel... et injuste... Qu'est-ce que j'ai fait pour être aussi malheureuse ?... Ah ! Richard ! Richard ! comme tu es coupable ! Et si tu pouvais me voir en ce moment, si tu pouvais voir ta fille, comme tu serais puni ! !

L'infirmière avait fait un mouvement pour reprendre la petite, mais la mère l'enlaça de ses bras.

— Encore un instant ! Encore une minute !... Qu'est-ce que cela vous fait !... Moi, je ne la verrai plus... Ma Bertine, ma fille, adieu, adieu, pardon, pardon ! !... n'accuse pas ta mère, plus tard, ne l'accuse pas... adieu... adieu...

Et l'infirmière qui écoutait, émue, jusqu'au plus profond de son cœur de femme :

— Ayez bien soin d'elle... si vous saviez comme elle est chétive ! comme elle a souffert !... le lait que je lui donnais n'était pas tou-

jours très bon !... et elle respirait si mal dans le pauvre logis que j'habitais... Soignez-la bien, pour qu'elle revienne à la santé... et si ce n'est pas vous qui en êtes chargée, dites-le à vos compagnes... que l'une d'elles lui serve de mère...

— Ma pauvre femme, nous n'y pouvons rien... l'enfant partira de l'hospice dans vingt-quatre heures... nous ne la reverrons jamais !

— Mon Dieu ! perdue ! oui, elle est bien perdue ! c'est fini, je le sens bien... Fini ! fini ! répétait-elle en branlant la tête, en regardant l'employé qui écrivait toujours, la tête sur le papier, mais dont l'écriture n'était plus aussi régulière et dont les doigts tremblaient un peu...

L'infirmière saisit Bertine dans ses bras. Elle tendit l'enfant jusqu'aux lèvres de sa mère.

— Une dernière fois !

— Oui... une dernière... une dernière...

Elle lui mit sur le front deux ou trois baisers convulsifs et s'affaissa, sur la chaise, anéantie en se cachant la tête entre les mains.

L'employé releva le front. Il avait les yeux mouillés, malgré son habitude, par ce grand drame de la vie humaine.

Il fit un geste silencieux à l'infirmière.

Celle-ci sortit, sans bruit, avec Bertine et la porte qui se referma entre elle et Liette, séparait à jamais la fille innocente de sa douce et pauvre mère !...

Quand elle laissa retomber ses mains, Liette chercha autour d'elle et, n'apercevant plus sa fille, comprit.

Elle eut un grand cri d'épouvante et de douleur.

— Vous me l'avez prise ! Vous m'avez pris mon enfant ! Rendez-la-moi ! Rendez-la-moi !

Et avant que le gardien de nuit ait pu la retenir, elle s'échappe, ouvre la porte, s'enfuit dans le corridor, au hasard de toutes les salles qu'elle rencontre, de toutes les cours qu'elle traverse.

— Mon enfant ! mon enfant !

Dans un grand dortoir où elle entre en courant, elle s'arrête tout à coup, les yeux errant çà et là.

C'est une longue salle de chaque côté de laquelle sont alignées des files de berceaux blancs. Dans beaucoup de ces berceaux reposent des petits. Ce sont les abandonnés du jour, de la veille, des jours précédents. Ils attendent les nourrices qui les emporteront à tous les coins de la France. Et près des berceaux il y a des couveuses où dorment des enfants nés avant terme et que l'on fait vivre à force de soins et de dévouement...

Des femmes veillent sur ces déshérités.

C'est la crèche...

Son cœur lui dit que Bertine est là... C'est dans cette salle qu'on a dû la conduire.

Et, en effet, là bas, près d'un grand poêle, une jeune femme déshabillée une enfant...

C'est l'infirmière qui a emporté Bertine...

Mais Bertine ne lui appartient plus... Bertine va être immatriculée comme une enfant de l'hospice... Elle a renié ses droits maternels... Bertine n'est plus sa fille...

Le gardien a fini par la rejoindre, et des femmes, accourues au bruit, entourent Juliette défaillante et l'entraînent...

Et toute sa vie elle gardera devant les yeux l'inoubliable spectacle de cette crèche, avec ses alignements de berceaux !... De l'infirmière, auprès du poêle, démaillottant sa fille !... De la lourde chaleur sur tout cela, qui tout à coup lui était montée au cerveau, l'avait suffoquée, étouffée, et sous laquelle la pauvre jeune femme, enfin vaincue, terrassée, venait, entre les bras des surveillantes, de tomber sans mouvement et sans vie.

On s'empressa autour d'elle ; on la délaça ; on lui fit reprendre connaissance. Et quand elle ouvrit les yeux, quand elle put parler, ce fut pour ne plus reconnaître les choses d'autour d'elle ; ce fut pour ne plus prononcer que des mots sans suite, des phrases incompréhensibles...

Elle s'était débattue tant qu'elle avait pu.

Mais la raison venait de craquer en son cerveau trop faible, trop surexcité par tant d'infortune !...

Elle était folle !

On fit prévenir le lendemain le commissaire de police, et Juliette fut envoyée en traitement provisoire à l'infirmerie du dépôt.

Elle y resta quelques jours et de là fut expédiée à Charenton pour passer, presque aussitôt, à l'asile de Vaucluse.

## IV

Bertine était bien seule, puisque sa mère, folle, n'existait plus pour elle...

Le bulletin de renseignements qui la concernait fut transmis dès le premier jour au directeur de l'Assistance publique qui autorisa l'immatriculation de l'abandonnée au nombre des enfants assistés.

Décision en fut notifiée aussitôt à l'hospice dépositaire de la rue Denfert-Rochelleau.

Le lendemain, les noms, date de naissance et numéro de dépôt de Bertine furent reproduits sur un carnet spécial. Un employé vint retrouver l'enfant dans la crèche, muni de ce carnet, d'un nouveau collier, — le collier du départ que l'enfant devait garder jusqu'à l'âge de six ans, — et d'une pince destinée à river ce collier avec la médaille portant le numéro d'immatriculation.

L'infirmière mit Bertine sur ses genoux, près du poêle autour duquel d'autres infirmières faisaient boire, au biberon, d'autres abandonnés.

L'employé vérifia le numéro du collier de dépôt et le parchemin contenant les noms de Bertine et qui était, nous l'avons dit, attaché à son maillot. Il enleva le collier de dépôt, qui n'est utile que pendant vingt quatre heures, et riva aussitôt au cou le collier d'olives blanches avec sa médaille d'argent sur laquelle est frappé le numéro matricule semblable à celui porté sur la décision de l'administration.

Après chaque opération le numéro était inscrit sur le carnet, en regard du nom de Bertine, ainsi que sur le parchemin. De même sur toutes les pièces qui allaient constituer son dossier. De même sur le registre de dépôt. De même sur le registre matricule.

Toutes les écritures étaient passées. Tout était en règle. L'administration avait pris possession de l'enfant et s'était substituée à sa mère et à son père. Elle avait sur la petite, désormais, tous les droits.

Deux jours après l'abandon, Bertine fut confiée à une nourrice arrivée par le dernier convoi et emmenée dans un gros village du département du Nord, à Wattignies.

La nourrice emportait avec l'enfant toute sa fortune : un livre rouge. . .

## V

Charlot et Criquet, ce jour-là, venaient de rentrer, accablés de fatigue. Ils se traînaient à peine. Depuis le matin ils étaient sur leurs pauvres petites jambes, et les mendiants qui les avaient loués n'avaient guère au pitié de leur faiblesse. Au contraire, plus ils étaient fatigués, plus ils étaient pâles, plus ils semblaient ne plus avoir de souffle et ne plus tenir à la vie et plus les mendiants faisaient recette. Les petits pleuraient, sanglotaient, souffraient : tant mieux ! les sous pleuvaient dru dans leurs mains.

Ils ne mendiaient pas ensemble, Criquet et Charlot. Ils auraient bien voulu, car ils s'aimaient beaucoup. Mais on les séparait tous les matins. Ils ne se retrouvaient que le soir.

Les enfants, du genre de ceux-là, — et ils ne sont pas rares à Paris, — peuvent être divisés en quatre catégories : les fillettes qui circulent sur les boulevards, offrant des fleurs ou vendant des laets, leur bureau de location est situé rue Marcadet, derrière la hutte Montmartre ; les petites filles qui traînent les brasseries en chantant ou en jouant de quelque instrument de musique, harpe ou violon ; elles travaillent surtout le soir, celles-là, de neuf heures à deux heures du matin ; on les trouve et on les loue rue de la Vieille-Estrapade, près le Panthéon ; pendant la journée, des professeurs, — et quels maîtres ! — leur enseignent à râcler les morceaux qu'elles vont répétant le soir dans les cafés borgnes ; les petits garçons de six ans, qu'on emploie à mendier ou à ramasser des bouts de cigare, ou qui, ayant une infirmité, adoptent des places spéciales de mendicité quotidienne.

Criquet était de ceux-là, et Charlot aussi, avec sa mine gentille et intéressante, bien qu'il n'eût que trois ou quatre ans, c'est-à-dire deux ou trois ans de moins que Criquet. Ajoutons que, parmi ces pauvres petits êtres abandonnés, il y a des enfants au maillot. Bertine eût été du nombre si Liette avait accepté les offres de la Berlaude. Ils se louent pour être portés dans les églises, dans les passages, devant les magasins de nouveautés et dans les parages des grands restaurants de nuit. Partout où l'argent se dépense sans compter, le mendiant apparaît, avec l'enfant, pour exercer son industrie.

Plusieurs maisons ont la spécialité des bébés au maillot. Elles sont situées derrière l'école militaire et dans le quartier du Gros-Caillou. On en trouve aussi rue Saint-Maur. Mais des bureaux de recrutement se tiennent en plein air, dans les quartiers plus riches, au parc Monceau, aux squares des Batignolles, des Arts et-Métiers, de la Tour Saint-Jacques, place de la Concorde, à l'Arc-de-Triomphe. Des parents infâmes arrivent le matin, apportent leurs petits et les mettent à l'enclène. Plus l'innocente créature est blême, plus elle semble malade, et plus cher elle se loue. Un moribond se prendrait au poids de l'or !!

Criquet avait longtemps mendié, avec une vieille femme ; mais parfois, depuis qu'il boitait, la Berlaude l'envoyait mendier seul ; elle le taxait selon les jours, selon les fêtes ou réjouissances publiques.

Elle lui distribuait alors sa besogne le matin, lui assignant tous les jours un nouveau quartier, car elle évitait de lui faire exploiter deux fois de suite les mêmes rues, ce qui l'eût trop vite fait

connaître, et ce qui, du reste, aurait pu mécontenter d'autres mendiants. Paris est ainsi divisé en cantons où chacun opère à son tour.

Le soir, lorsqu'il rentrait, s'il ne rapportait pas la somme convenue, Criquet était horriblement maltraité.

Charlot, lui, était encore trop petit pour mendier seul et il ne sortait jamais qu'accompagné.

Ce soir, il venait de rentrer dans le noir et puant taudis de la Berlaude, rue de la Parcheminerie.

Il avait plu depuis le matin une de ces pluies glacées, mêlée de neige fondue comme il en tombe au printemps.

Toute la journée, il était resté dehors, et il grelottait. Ses dents claquaient. Il n'y avait pas de feu. La Berlaude était absente et les rafales envoyaient par des vitres brisées, raccommodées avec du papier, mais où le vent se faisait jour, des gouttes d'eau jusque sur le tas de chiffons où le petit venait de tomber transi.

Ni lui ni Criquet n'avaient de lit.

Tous deux couchaient là, sur ces chiffons, lorsqu'il y en avait, — sur une mauvaise paille, lorsque les chiffons manquaient.

Charlot murmura :

— J'ai froid ! j'ai bien froid. . .

Des frissons le secouaient, et il avait alors de petites plaintes douces. On eût dit un oiseau qui gazouillait. Il était terrassé par une grosse fièvre. Ses joues étaient très rouges et brûlantes ; mais, ayant défait ses souliers, il tenait ses pieds dans ses mains, ses pieds glacés, pour leur rendre un peu de chaleur.

— J'ai froid ! J'ai bien froid. . .

Il se tut. Il venait d'entendre dans le corridor la marche boiteuse, légère d'un côté, lourde et trébuchante de l'autre, de Criquet, l'infirm.

C'était le gamin, en effet. Il entra.

— J'ai froid, Criquet, j'ai bien froid. . .

— Oui, une rude journée. . . de la neige et de la pluie. . . Moi, je me suis mis à l'abri sous les portes cochères, puis sous les arcades de la rue Rivoli. Puis, j'ai été me réchauffer à la Trinité. Seulement beaucoup de monde ayant rempli l'église, pour écouter un prédicateur, on m'a expulsé. Alors j'ai été dormir un somme à l'hôtel des Ventes. . . Et me voilà.

— J'ai froid, Criquet !

— Pauvre Charlot ! Attends, je vais me coucher près de toi. En nous serrant fort, tu te réchaufferas.

Et l'infirm se coula dans les chiffons.

— C'est dommage, dit-il, que je n'aie pas un poêle dans l'estomac. Ça te réchaufferait plus vite.

Ils se turent. La Berlaude, ivre, faisait irruption dans le taudis.

Elle ne savait pas les deux enfants rentrés. Elle s'approcha de la cheminée, alluma une chandelle en titubant et tout à coup son regard tomba sur Criquet et Charlot entrelacés.

Ils faisaient semblant de dormir.

Elle poussa Criquet du pied. L'infirm ouvrit les yeux.

— Ah ! bonsoir, la viogue ! dit-il en se détirant.

— Donne moi ton compte !

— La journée n'a pas été bonne, la viogue. De la pluie tout le temps. Personne dans les passages. Personne sur les boulevards. Quand les gens se promènent sous leurs parapluies, ils ne pensent guère à mettre la main à la poche pour faire l'aumône.

— C'était une journée à trois francs, combien as-tu fait ?

— Vingt-six sous, la viogue. . .

— Vingt-six sous !

— Parole, c'est pas ma faute. Vous savez bien que je ne rechigne pas à la besogne. Il n'y en a pas un pour me damer le pion sur le mendigo. Il faut m'entendre leur dire aux mecs que j'ai trois petites sœurs à la casbah qui crèvent de faim, ou que ma mère est à son lit de mort, ou que moi, je n'ai pas bouffé depuis deux jours ! Ça ferait pleurer des pavés de bois. . . Vous le savez bien, la viogue, je vous rapporte quelquefois des journées de sept francs. L'année dernière, au Grand-Prix, j'ai eu quinze francs. . . Vous étiez rien contente ! . . . Te rappelles-tu, petit Charlot ? Pendant trois jours, la viogue n'en a pas dessoûlé !

Il essayait de plaisanter et tremblait d'épouvante.

— Vingt-six sous, grondait la mégère.

Et, debout dans la chambre, les poings sur les hanches, devant les deux enfants terrifiés, on eût dit qu'elle rêvait à quelque sinistre et inédite vengeance à tirer de Criquet.

— Qu'est-ce que je pourrais bien lui faire ?

Cela était si visible que Criquet se mit à pleurer.

— Ce n'est pas ma faute, la viogue, répétait-il.

— Lève-toi !

Criquet obéit.

Elle l'enleva dans ses bras et le jeta contre le lit, redisant, en mâchant ses mots, dans son ivresse :

— Je vais te les faire payer, tes vingt-six sous. . . Puisque tu ne travailles plus pendant le jour, je t'empêcherai bien de te reposer pendant la nuit.

Elle l'attacha au pied du lit avec des cordes. Criquet demi-mort de peur, n'osait se plaindre. Se plaindre, il le savait, c'était faire redoubler les brutalités. En un clin d'œil, il fut ficelé, debout contre le lit et de telle sorte qu'il était dans l'impossibilité de se coucher, de s'asseoir et d'avancer un pas!

—Tu passeras la nuit là, dit-elle avec un rire féroce. Jo t'apprendrai à vivre de tes rentes!

Elle se jeta tout habillée sur le lit et presque aussitôt se mit à ronfler. La chandelle continuait de brûler. Charlot, les yeux ouverts, ne bougeait pas.

La première heure, Criquet endura le supplice. Il était fier et courageux. Mais bientôt la fatigue fut la plus forte et il essaya de dormir. Mais comment? Ses yeux se fermaient. Il perdait la notion de la vie. Alors, comme il s'écroulait sur lui-même, les cordes serrées autour de ses bras, de ses jambes, de sa ceinture, le retenaient, le réveillaient. Il se redressait, effaré, ne sachant pas ce qui se passait, puis comprenait.

—Je n'en peux plus, dit-il en pleurant.

Quelques minutes après, même supplice quand le sommeil revenait, même secousse, même brutal réveil.

La Berlaude ronflait toujours.

Tout à coup Charlot se glisse hors des chiffons. Il s'est enfin réchauffé. Ses joues sont moins enflammées. Il ne grelotte plus. Il rampe jusqu'à une table, saisit un couteau ouvert et revient vers Criquet. Il coupera les cordes et l'infirmes viendra dormir. La Berlaude ne se réveillera que le lendemain, sans doute, et ne s'en apercevra pas.

Déjà il a commencé à scier les liens qui entravent les pieds, quand soudain la Berlaude se penche.

—Ah! ah! dit-elle en ricanant. Voilà comme on m'obéit!

Elle roule au bas de son lit sur Charlot, qui ne pousse même pas un cri. Par instinct, il a lancé le couteau sous le lit. Elle le frappe de ses poings fermés, durs comme du fer. Elle lui fend la lèvre supérieure... lui balafre le front... tuméfie les yeux... lui ouvre le crâne d'un dernier coup...

Et, harassée à force d'avoir frappé, elle s'endort auprès de Charlot évanoui et couvert de sang... aux pieds mêmes de Criquet, dont les dents s'entre-choquent d'effroi, dont les regards brillent d'une sauvage et impuissante colère.

La Berlaude dort ainsi jusqu'au matin.

Vers six heures, elle se soulève. Charlot, assis, la regarde. Criquet, livide, est mort de fatigue. Il est haletant. Un souffle rauque sort de sa poitrine. Ses yeux sont injectés de sang.

Elle hausse les épaules et le détache.

—Je t'en prépare autant pour ce soir si tu ne me rapportes pas cent sous... dit-elle... C'est compris?

—C'est compris, la viogve, murmure sourdement l'infirmes.

Et, la dernière corde dénouée, il roule sans force près de Charlot.

Elle sort sans se retourner, sans plus s'occuper d'eux. Mais elle ferme, du dehors, la porte à clef, et met la clef dans la poche de son tablier. Elle rentrera dans un quart d'heure, après avoir bu de l'eau-de-vie pour se donner du ton.

Criquet, étendu sur le dos, dit faiblement:

—Écoute, Charlot, c'est trop, c'est trop; j'ne peux plus...

Charlot essuie le sang qui couvre sa face.

—Viens près de moi, Charlot, pour que je ne parle pas trop haut.

Charlot s'approche et se met à genoux.

—Tu veux quelque chose?

—Je veux partir d'ici!... La viogve nous tuera tous les deux si nous restons... Consens-tu à me suivre?...

—Oui, oui... J'ai trop peur d'elle à présent, dit le petit.

—Nous vivrons comme nous pourrons... Nous ne nous quitterons jamais, Charlot; nous mendierons ensemble... Au moins, personne ne nous fera plus de mal...

—Oui, oui, Criquet, il faut partir!...

—Alors, tout de suite, vois-tu, parce que les mendigo vont venir te chercher.

Criquet se lève péniblement. L'idée de cette fuite, l'espoir d'échapper, enfin, une bonne fois, aux cruautés de la Berlaude, lui rend des forces. Il finit par se tenir debout.

—Dépêchons-nous.

—La porte est fermée!...

—Nous avons ouvert l'autre fois celle de madame Juliette, nous ouvrirons bien celle-ci. Tiens, voilà une pince!

Et ils réunissent leurs efforts. Et l'épouvante qu'ils ont de la Berlaude décuple leur vigueur. Et la porte se disjoint, craque, s'ouvre. C'est la liberté!...

Les voici dans la cour... Ils regardent, épouvantés... Point de Berlaude!

Ils sortent doucement, après avoir exploré du regard les deux côtés de la rue.

La pluie de la veille a cessé pendant la nuit. Il ne fait plus de vent non plus. Le soleil s'est levé, radieux, dans un ciel pur.

—A présent, dit Criquet, sauvons-nous!!

Et ils prennent leur course, le tout petit et l'infirmes, se tenant par la main, pour ne pas se perdre, et courant le plus vite qu'ils peuvent!...

## VI

Ils courent longtemps, sans s'arrêter, afin de mettre le plus d'espace possible entre eux et la Berlaude.

Ils s'arrêtent, essouffés, auprès du pont Saint-Michel.

Là, une vieille marchande débite du lait chaud et du café, — le "petit noir", à deux sous la tasse.

Les enfants se sont compris d'un coup d'œil. Ils retirent chacun deux sous d'un coin bien caché de leurs pauvres vêtements. La vieille leur verse un petit noir qu'ils absorbent goulément.

Puis ils traversent le pont, suivent les quais vers le Pont-Neuf et se dirigent vers les Halles.

Les voilà devenus vagabonds.

Les voilà livrés sans défense à la grande vie du hasard, abandonnés à leurs instincts, qui feront d'eux, plus tard, des honnêtes hommes ou des criminels.

Mais ils sont jeunes; Charlot, surtout, n'a pas encore compris les exemples vicieux des bas-fonds où il a été élevé; aucun mauvais et dangereux souvenir ne s'est imprégné sur son âme naturellement aimante et droite.

Criquet, lui, a déjà vu beaucoup de choses.

Le malheur et la misère rendent précoces ces enfants. Où est-il, le gamin que les drames et les romans d'autrefois nous ont si souvent représenté? Où l'avez-vous rencontré, gai, honnête, spirituel, travailleur?

L'enfance de Paris, — l'enfance misérable et abandonnée, — est vicieuse et déjà pervertie. Voyez-les, ces enfants chétifs et blêmes, l'œil en dessous, sournois et méchant, la lèvre prête à l'injure, à l'ordure, au mot obscène. Voyez-les tels qu'ils sont, non pour les accuser, mais pour les plaindre!...

Nous sommes loin, hélas! du gamin de Paris Bouffé et de l'épique Gavroche!

Mais, par contre, nous voyons défiler tous les jours sur les bancs de la cour d'assises la sinistre cohorte des gamins de Paris moderne, — le gamin fin de siècle, si vous voulez, — et celui-là s'appelle Gélincier et commande aux Cravates vertes. Il s'appelle Maillot, dit le Jaune. Il s'appelle Lemaire, le parricide. Il s'appelle Allorto, chef de bande; Ganahut, de sinistre mémoire; Rouquin, Dutilleul, Chotin, Doré, etc. Il est légion. Légion d'assassins, car, à l'heure qu'il est, sur dix assassinats, cinq ont pour auteurs des jeunes gens de seize à vingt ans!... Et ces crimes sont commis avec des raffinements de cruauté horribles!...

Cette première journée se passa à mendier pour leur compte. Mais ils eurent soin de parcourir les endroits où ils n'avaient pas la chance de rencontrer les mendiants qui les connaissaient, qui les avaient déjà employés.

La Berlaude devait s'être aperçue de leur fuite. Elle avait dû prévenir aux environs.

Sûrement, s'ils étaient rencontrés par un de ses complices de la mégère, ils seraient reconduits rue de la Parcheminerie.

Ils frissonnaient en y pensant.

La journée fut chaude et douce. Ils gagnèrent de quoi manger, et, le soir venu, voulant économiser le plus pour parer aux mauvaises recettes, ils couchèrent rue du Faubourg-Saint-Antoine, au fond d'une cour, dans une voiture de déménagement.

Et, au soleil levant, un peu engourdis, mais heureux de ne pas trouver la Berlaude à leur réveil, ils déguerpièrent pour redescendre dans Paris.

Mais, ce jour-là, il plut tout le temps. Des averses mêlées de grésil, les giboulées de mars...

Le soir, presque rien, comme recettes.

Criquet entraîna Charlot vers les remparts. Et, en rôlant autour des casernes, ils reçurent des restes de gamelles dont leur fit cadeau la bonne humeur charitable de quelques troupiers.

Comme ils avaient froid, le soir venu, ils ne voulurent pas coucher, comme la veille, dans une voiture de déménagement. Charlot, surtout, était malade; Criquet, plus robuste, se serait bien contenté de l'arche d'un pont, ou d'un chantier, d'une maison en construction, ou même d'un banc d'un promenade publique; mais Charlot n'eût pas résisté à une nuit passée ainsi.

Ils usèrent donc leurs derniers sous à aller demander l'hospitalité dans un hôtel de mendiants, rue Sainte-Marguerite-Saint-Antoine. Il y a là tous les soirs une centaine de misérables, couchant les uns près des autres, sur des paillasses étalées en chambrées.

Le lendemain, après une nuit pendant laquelle ils dormirent d'un somme jusqu'au matin, ils se retrouvèrent sur le pavé.

Toute la matinée, de très bonne heure, ils rôlèrent aux alentours des usines, des boutiques, des grandes imprimeries, guettant l'entrée et la sortie des ouvriers et récoltant ainsi quelques aumônes.

Du pain sec fut leur repas.

Et ils burent de l'eau à une fontaine de la rue du Marché-Saint-Honoré.

L'après-midi, ils s'enhardirent à mettre les pieds dans les rues fréquentées qui aboutissent aux grands boulevards.

Ils y firent un bonne collecte. La jolie mine douce et souriante de Charlot, l'infirmité de Criquet et sa physionomie drôlette, un peu effrontée, attirèrent l'attention, excitaient l'intérêt et la pitié.

De plus en plus audacieux, n'ayant jusque-là fait aucune mauvaise rencontre, ils avancèrent jusqu'aux boulevards.

A cinq heures, ils se dirigeaient vers la place de la République, — qui n'était encore que la place du Château-d'Eau, — quand, sur le parvis qui fait face au théâtre de l'Ambigu, au moment où ils longeaient la rue de Bondy, une femme de haute taille, misérablement vêtue, très maigre, bondit sur eux tout à coup et les saisit par le bras.

C'était la Berlaude, — la Berlaude, blême de rage, — dont les lèvres tremblaient, et qui, sans qu'un mot vint rompre son silence terrible, les entraîna...

Epouvantés, Criquet et Charlot se voyaient perdus... Et, au premier instant, leur frayeur fut si grande qu'ils étaient paralysés et ne tentèrent pas la moindre résistance.

Mais, quand la Berlaude voulut leur faire traverser la chaussée, ils s'arrêtèrent.

Criquet dit sourdement, les poings fermés :

— Non, nous n'irons pas avec toi, la viogge.

— Non, non, faisait Charlot, tremblant de tous ses membres.

Elle ne répondit que par un sourire sinistre.

Sur le bord du trottoir, elle leur broyait les poignets, ses durs ongles enfoncés dans leur chair qui était toute sanglante. S'ils résistaient, elle était décidée à les traîner ainsi jusqu'à la rue de la Parcheminerie, dût-elle n'en rapporter que des morceaux.

Mais voilà que soudain Criquet lui échappe et se roule par terre en criant de toutes ses forces.

Et Charlot, se met, imitant Criquet, à crier aussi. Il se roule comme Criquet, sur le trottoir.

Des gens s'arrêtèrent, regardent, se rapprochent, s'amusent autour des enfants.

Ils crient toujours. Ils se roulent. Ils se tordent.

En quelques secondes, il y a là cent curieux. La Berlaude s'est reculée devant les questionneurs.

— Qu'est-ce que ces enfants ? Pourquoi crient-ils ? Que vous ont-ils fait ? Pourquoi les maltraitez-vous ?...

— Ce sont mes enfants, finit-elle par dire, — deux vauriens, deux vagabonds... Voilà trois jours qu'ils sont partis de la maison pour mendier... et nous nous tuons pour les nourrir et pour qu'ils ne manquent de rien !...

— Ah ! ces enfants sont à vous ?

— Oui.

La foule se calme un peu. Mais Criquet redouble ses cris et Charlot clame à fendre le cœur.

Tout à coup, deux gardiens de la paix apparaissent. La foule s'entr'ouvre pour les laisser passer.

La Berlaude les a déjà vus.

Dans le remous de la foule qui se bouscule, pendant que les gardiens s'avancent, elle s'efface, pas à pas, et disparaît.

Les gardiens de la paix relèvent les enfants. Ceux-ci, se voyant protégés, cessent de crier. Puis ils regardent autour d'eux et n'aperçoivent plus la Berlaude. Ils respirent.

Une femme dit aux agents :

— C'est leur mère qui les battait. Questionnez la mère !

Alors, on cherche. Trop tard !

Cependant, Criquet s'est penché à l'oreille de Charlot :

— Écoute, si tu veux qu'on ne nous reconduise pas auprès de la Berlaude, il ne faut dire ni comment tu t'appelles, ni où tu habites... Tu m'as bien compris, Charlot ?...

— Je ne dirai rien, Criquet, je t'assure...

L'un des gardiens les interroge doucement :

— Comment vous nommez-vous ? Où habitez-vous ? Pourquoi poussiez-vous ces cris, tout à l'heure ?... Où est la femme qui vous accompagnait ?...

A chacune de ces questions, point de réponse !

Le gardien les prend tous deux par la main :

— Puisque vous ne voulez rien dire, je ne puis pas vous ramener chez vous. Aors, je vais vous conduire au poste. Cela ne vous effraye pas d'aller au poste et peut être en prison ?

— Oh ! non, fait Criquet d'une voix presque joyeuse.

Et le petit Charlot, écho fidèle, ainsi qu'il l'avait promis :

— Oh ! non, monsieur, au contraire... nous voudrions bien.

Le sergent de ville ne peut pas comprendre tout ce qu'il y a, dans cette parole si naïve, de souffrances endurées, d'épouvantes de l'avenir et de désespoir !

La foule s'écoule, indifférente. Devant l'Ambigu, il n'y a plus personne que les deux gardiens et les deux enfants.

Au poste, l'interrogatoire recommence. On les presse, on voudrait connaître des détails sur leur vie. Charlot est si petit qu'on excuse son silence. Pourtant, les questions qu'on lui adresse sont bien simples : son nom, la demeure de ses parents. Même à son âge, il devrait pouvoir y répondre. C'est surtout sur Criquet que se concentre l'attention. Celui-là sait à quoi s'en tenir. Et, s'il s'obstine dans son silence résolu, c'est qu'il a pour cela de graves raisons.

Ces raisons, on les devine, au poste...

Les plus vieux qui sont là murmurent, en hochant la tête :

— Nous la connaissons. C'est toujours le même truc... On veut les obliger à travailler. Alors, ils aiment mieux vagabonder. Ou bien on les maltraite, comme ceux-ci probablement, et alors, pour éviter qu'on les ramène à leurs parents, ils ne donnent ni leur nom ni leur adresse.

(A suivre.)

## FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO 3 AVRIL 1897

# LA CAGE DE CUIR

SECONDE PARTIE

ZORKA

VI

(Suite et fin)

— Avec de l'or, je t'aurais sauvé, toujours et quand même.

— Oui. Vous vous imaginez que parce que vous possédez quarante ou cinquante millions de revenu, que sais-je, vous pouvez tout vous permettre... C'est une erreur... Il est des barrières qu'il ne faut pas s'aviser de franchir. L'histoire de Mlle Chaligny, c'était intéressant, amusant, même... Et admirablement combiné... Il faut nous rendre cette justice, car j'y ai bien collaboré un peu.

— J'y ai travaillé de tout cœur... il est vrai que j'y ai trouvé de beaux avantages... Mais il fallait vous borner là !... Le coup a réussi !... Très bien... Mais aussitôt après, l'insatiabilité s'est emparé de vous... Votre folie... Car, c'est de la folie, Excellence ! Vous êtes fou à lier !... Votre folie s'étend !... Il vous faut un enfant !... Pour lui scier les os, pour le charenter vivant !... Comme vous élevez encore vos prix... moi, bonne bête, je me laisse aller !...

— Et j'ai failli être pincé, ça a tenu à un cheveu !... Lorsque j'ai eu la mère sur les bras, à Paris... je n'en menais pas large.

— Tu as été payé... de quoi te plains-tu ?

Conrad haussa les épaules.

— Servez donc les grands, fit-il, vous ne récoltez jamais que de l'ingratitude !

M. de Malthen ne l'écoutait pas.

Une seule pensée lui restait au cœur, c'est que son œuvre excrable allait être détruite.

Et l'on eût dit que Conrad ressentait un diabolique plaisir à dérouler cet effondrement sous ses yeux.

— Oui ! Excellence ! j'aurais tout perdu !... Vous en avez tant fait que tout craque... Je suis certain que M. de Prévannes a la preuve que Mlle Chaligny est vivante !... et M. de Prévannes est ici...

— Ici ! vivant !...

Et le comte tressauta sur son fauteuil.

— Bien oui ! Il est sorti... je ne sais comment, des mines de Yalta... Ils m'ont pris... m'ont ligotté comme vous l'êtes à cet instant vous-même... Et si je suis ici... si je leur ai échappé... ma foi... je commence à croire que le diable est un peu pour moi !... Mais savez-vous qui est avec eux ?... Je vous le donne en mille, monsieur le comte... Tenez ! je ne veux pas vous faire languir... C'est la mère de la petite Marthe ! il y a aussi un bonhomme qui les accompagnait, la première fois. Il n'en manque qu'un, c'est le médecin.

M. de Malthen était devenu d'une pâleur livide.

Il grinçait des dents.

Nul n'aurait pu reconnaître s'il souffrait plus d'être la victime sans défense de son valet infâme que de voir l'effondrement de cet édifice diabolique et sanguinaire qui lui avait donné tant de peine à élever.

—Alors, vous comprenez, poursuivait implacablement Conrad, je me suis dit avec juste raison... nous viendrons bien à bout de deux, de trois, de quatre, peut-être... Mais il y en a tant d'autres, beaucoup d'autres... Ils ont bien pris eux-mêmes la peine de me l'apprendre... Dans ces conditions-là... je vous connais... vous n'auriez jamais voulu abandonner la partie... Et un beau jour, qui est-ce qui se serait trouvé au fond d'une forteresse de Dantzic ou de Spandau?... Ça aurait été le pauvre petit Conrad!... Avouez que ce serait la dernière des inepties... J'ai bien discuté cette affaire-là avec moi-même et j'ai reconnu, en fin de compte, que je me trouvais dans la douloureuse nécessité de me séparer de vous.

Maintenant, les yeux gris de M. de Malthen s'étaient fixés sur Conrad et ne le quittaient plus.

—Détache-moi! lui dit-il, nous avons le temps de partir... pour l'Amérique, et je te donne la moitié de ma fortune.

Le valet hésita un instant.

Puis, après avoir bien soupesé le pour et le contre :

—Non! conclut-il! Non! Vous recommencerez vos farces, et qui est-ce qui paierait encore les frais de la noce? Ce serait ce pauvre Conrad. Demeurons comme nous sommes. Votre fortune! que vous en resterait-il, je vous demande un peu, quand la justice aurait fourré le nez dans vos affaires!... tandis que moi, je réalise mes économies... et, vous disparu, j'hérite de vous...

—Mais... si j'ai bien compris... m'assassinant... tu comptes quand même hériter de moi?

—Oh! s'écria Conrad avec un sourire de tortionnaire, je ne vous assassine point... ce serait trop bête... *je vais vous suicider!*

Et avec le plus désespérant des sang-froids, il détailla son plan.

Habilement conçu, composé avec une incomparable sûreté de main, et ne laissant rien à l'imprévu.

Trop fréquemment, le comte de Malthen l'avait obligé à travailler avec lui, à l'aider dans ses triturations et ses expériences, pour qu'il ne connût pas la foudroyante valeur de certains poisons.

Et prenant derrière un meuble une fiole qu'il y avait dissimulée bien à l'avance :

—Voilà! dit-il. C'est de la digitaline. Il y a là-dedans de quoi assommer un bœuf. C'est vous même qui avez pris le soin de m'en indiquer la dose... Vous souvenez-vous qu'un jour je vous priai de me l'indiquer... Et vous l'avez fait!... Maintenant... je vais vous faire avaler le contenu de cette fiole et vous passerez immédiatement de vie à trépas... Oh! c'est bien malgré moi!... Mais je tiens à jour enfin de la fortune que j'ai loyalement acquise; le sage se contente de peu... Je ne veux pas risquer mon petit avoir... et je désire aller le plus tôt possible planter mes choux. Pour en arriver là, vous mort... je vous délire, je vous installe dans votre laboratoire auprès de l'un de vos fourneaux... et l'on vous trouvera étendu, privé de vie... vous serez mort d'une congestion cérébrale, ou vous vous serez empoisonné, sans le vouloir, au cours de l'une de vos dangereuses expériences... Il ne viendra à l'idée de personne que vous vous êtes tué, que vous avez été assassiné et que c'est le fidèle Conrad qui a tranché d'une main homicide le fil des jours de son maître.

On vous fera de précieuses funérailles et je suivrai votre cercueil en l'arrosant de larmes sincères.

Allons! notre entretien a trop longtemps duré... mon cher maître... Je me vois dans la douloureuse nécessité de vous quitter.

Et l'infâme déboucha le flacon qui contenait de la digitaline et s'approcha de M. de Malthen.

Celui-ci voulu se dresser, briser ses liens, il sursauta et se tordit.

En son fauteuil il retomba, vaincu une fois encore.

Sa tête se débattit pendant un certain temps, puis elle s'inclina d'un mouvement brusque.

Conrad, entre ses dents serrées, avait introduit la lame du coutelas et parvenait à lui ouvrir la bouche.

Puis, comme en un entonnoir, il y versait le contenu de la fiole de digitaline!...

C'est alors que M. de Malthen avait poussé ce râle épouvantable, strident, d'abord, étouffé et mourant aussitôt!...

Conrad lui avait appliqué une serviette sur le visage et, lui coupant la respiration, l'obligeait au moyen d'un inéluctable effort de gosier à absorber l'énorme dose du subtil et fulgurant poison!...

L'effet fut foudroyant...

Un soubresaut épouvantable qui fit craquer les cordes...

Le comte Frédéric de Malthen avait cessé de vivre!

—Maintenant, fit Conrad, quand il se fut bien convaincu que son maître ne respirait plus, arrangeons la petite scène du suicide.

Quant aux autres, qu'ils se débrouillent; ce n'est pas moi qui les générai, ils n'apercevront même pas le bout de mon nez...

Les autres... les autres!... Ils avaient fort à faire en ce moment.

Après le saisissement produit par la clameur d'agonie poussée par M. de Malthen, Maurice et ses compagnons s'étaient faufilés au travers des quinconces, se rapprochant de la petite Marthe et de Fabienne.

Lentement, ils avançaient, se cachant, se défilant, prenant d'innombrables précautions.

Ils ignoraient, en effet, si la maison de Retzow n'était pas pleine d'hommes aux gages du comte qui, prévenu sans doute à la fin par Conrad, devait s'occuper de se protéger, de se défendre.

Le père Viaume ne s'était pourtant pas trompé.

Il avait dit tout bas à M. de Prévannes :

—Ou je me fonce atrocement le doigt dans l'œil... ou l'on est en train de s'égorger là-dedans.

—Qu'ils se tuent!... Qu'ils se dévorent!... Fabienne n'y est plus... Elle est là!... là...

Et, ivre de joie, fou d'insensé bonheur, Maurice désigna la direction où Marthe et Fabienne avaient disparu à travers les méandres du parc; toujours suivies de la vieille Ruth, leur inséparable garde du corps.

—Mon capitaine! mon capitaine! répétait le père Viaume. N'allez pas trop vite... Nous avons les plus beaux atouts en main, ne compromettons pas la partie...

M. de Prévannes, nerveux, agité, était obligé de faire appel à toute sa volonté, pour ne pas courir à celle qu'il aimait.

—Attendez!... disait le père Viaume, attendez qu'elles soient séparées de cette vieille guenon... Qui sait si ce monstre femelle n'a pas l'ordre de tuer lâchement Mlle Chaligny, cette enfant également, à la vue d'un homme dans ce parc.

Sophie se tordait les mains, elle obéissait à son protecteur, qui, naturellement, avait pris un énorme empire sur elle, mais elle se mangeait, elle se dévorait le cœur en ces attermolements et ces prolongées attentes.

Agitée par un tremblement convulsif, tandis que deux grosses larmes roulaient sur ses joues creuses, ses lèvres, inconsciemment, instinctivement, redisaient ce seul mot, le nom de l'enfant, de la chérie, de la perdue retrouvée: "Marthe! Marthe!" qui était là sous ces arbres verts.

—Avançons toujours ordonnait le père Viaume. Voyant l'état d'insensé énervement dans lequel se débattait Maurice, il avait pris la direction de l'ordre et de la marche.

—Moi! fit Justin je vais vous faire une proposition, et bien simple... Je vais rabattre... Prenant un long détour, je saute sur la vieille et je lui tords le cou comme à une vieille dinde.

—Et si tu manques le tien, de coup, fit le père Viaume, qui, on sait, aimait à plaisanter un brin, même dans les circonstances les plus graves, et si elle a le temps de frapper, de blesser, de se venger... sur l'innocente.

Sophie avait laissé échapper un sourd grondement de rage.

—Oui! fit l'implacable logicien, je sais ce que vous allez me dire... Vous la tuerez!... Et après... On vous fourrera dedans et on vous séparera de votre enfant. Croyez-moi, allons sagement et ne tuons personne... C'est le seul moyen que nous ayons de nous tirer les grègues nettes... Attention!

La vieille Ruth, le nez au vent, pareille à un limier flairant une piste, semblait prise d'un soudain soupçon.

Avait-elle vu frémir les frondaisons des bosquets?

Toujours est-il qu'elle venait d'apparaître au tournant d'une allée qui se rapprochait et aboutissait à la pièce d'eau.

—Là... avançons sans bruit... sitôt que vous, mon capitaine, vous aurez aperçu Mlle Chaligny et la petite, vous aussi, Sophie, courez à elles... Nous... Justin et moi, nous sauterons sur la vieille... et nous l'occuperons.

Et le vieux policier sortit de sa besace de mendiant, de son sac à malice, ainsi qu'il le disait, une paire de "cabriolets" qui s'y trouvait encore, en toute occasion.

Ils atteignaient enfin le bord de la pièce d'eau.

Fabienne, triste, la tête basse, songeant à l'aimé, qu'elle croyait si loin, si désolé lui-même, alors, qu'il était là... palpitant de bonheur, Fabienne remontait vers la première cascade, celle qui, non loin de la grille brisée, alimentait la pièce d'eau du parc.

Plus loin, sur la droite, la vieille Ruth venait de tomber en arrêt sur les empreintes laissées en courant par Maurice et ses amis.

Elle se disposait à crier, à retourner vers la maison, obligeant Fabienne et Marthe à l'accompagner dans sa retraite.

Trop tard!...

—Allez! maintenant, fit le père Viaume.

—Fabienne! cria Maurice.

—Marthe! prononça Sophie d'une voix qui mourut sur ses lèvres.

Fabienne s'était retournée.

Défaillante! Eperdue!

Elle porta ses mains à son cœur dont les déchainés battements faisaient éclater sa poitrine.

—Maurice! Dieu bon! Dieu juste!... s'écria Mlle Chaligny, et elle s'évanouit dans les bras de son fiancé!...

La vieille Ruth, le bâton levé, accourait de toute la vitesse que pouvait lui donner une rage furieuse.

—Halte! la vieille! cria le père Viaume.

—Bas les pattes, vieux tocasson!

Ruth cherchait dans sa poche pour y saisir une arme.

Mais le père Viaume, malgré tout son sang-froid, Justin Bréjon, malgré son courage dont il nous a donné tant de preuves, reculèrent épouvantés!...

Ce n'était pas, certes, la vue du revolver que la mégère brandissait maintenant.

Un ours énorme accourait, se mouvant avec une rapidité fantastique.

Le monstre avait promptement découvert le passage laissé libre par la grille descellée, et il pénétrait dans le parc, allumé, hideux, féroce!

La vieille ne le voyait pas... tant légère sa course sur le sable de l'allée...

Il s'était dressé sur ses pattes de derrière et au moment où Ruth pressa la détente, l'arme lui échappa des mains...

La bête féroce venait de la ceinturer dans ses bras puissants, et elle l'abattait sous elle, lui broyant la gorge!...

Puis, il releva la tête, découvrant sa gueule sanglante, dardant ses petits yeux cruels sur le père Viaume et sur Justin.

—Eh bien! mon vieux! fit ce dernier en s'adressant au grisly qui déchirait déjà sa proie, tu en as du goût!...

—Maintenant, filons... s'écria le père Viaume, nous causerons plus tard... le passage est...

Une détonation effroyable lui coupa la parole, la terre tressauta, se souleva, comme mue par une horrible secousse de tremblement de terre!...

La maison sombre de Retzow la maison maudite, s'écroulait avec un épouvantable fracas.

Voici ce qui s'était passé!

Conrad, après s'être assuré que le comte de Malthen avait cessé de vivre, s'était aussitôt mis à l'œuvre, pour préparer la scène de suicide et lui donner toutes les apparences de la vérité.

Il avait débarrassé le corps de ses liens, de la couverture de feutre, puis, au prix de nombreux et puissants efforts, il l'avait porté dans le laboratoire, le laissant étendu devant les fourneaux!

—Là! dit-il, contemplant son œuvre, c'est on ne peut mieux ainsi. Personne ne se doutera certainement de rien... Son Excellence est morte d'une congestion, d'un coup de sang... ou s'est empoisonnée avec les émanations de toute sa satanée pharmacie... Dans tous les cas, il ne viendra à l'idée de personne que c'est le fidèle Conrad qui a mis fin prématurément à ses jours... Maintenant... il s'agit de filer... au plus vite... de retourner à Lekno, et de reprendre comme si de rien n'était le cours de nos occupations quotidiennes.

Et il mettait la dernière main à sa mise en scène tout en continuant:

—On cherchera le comte, on ne le trouvera pas... On fouillera la maison de Retzow... C'est même moi qui dirigerai les recherches... Tout marchera à souhait.

A cet instant, une pensée lui vint:

—Et le testament?... Oui, il a été transporté ici!

Il revint dans le petit salon attendant au laboratoire.

La clé était sur le cabinet italien. Il l'ouvrit.

L'enveloppe du testament attira tout d'abord ses regards.

Elle n'était point fermée.

Naturellement, il l'ouvrit, et à la place du testament il lut ce qui suit:

“Conrad,

“Je crains une indiscretion, une catastrophe... J'ai enfermé mon testament dans une cachette que toi seul peux connaître... Tu mettras le doigt sur le troisième bouton électrique... Tu sais la place de ces boutons. Le panneau droit tournera sur lui-même et tu trouveras alors ce papier qui t'assurera la fortune à laquelle tu as droit pour prix de tes services.

“Malthen.”

Conrad n'eut même pas un sentiment de défiance...

Il connaissait la place des boutons.

Il compta bien le troisième...

Appuya fortement le doigt à l'endroit indiqué...

Et l'atroce explosion éclata, la maison se souleva, retomba broyée, émietlée, écrasant le corps de l'infâme sous ses ruines...

Le comte de Malthen s'était vengé!...

\*\*\*

C'est la septième heure!... A la ville d'Hietzing, les trois hôtes sont réunis.

Le repas du soir est terminé.

Margaret, auprès d'une table à ouvrage, éclairée par une grande lampe à abat-jour, travaille à une broderie élégante.

Les points sont lents, le dessin n'avance pas.

Margaret est plutôt occupée à regarder Charles Minières qui, de son côté, ne la quitte pas des yeux.

Soul, le professeur, enfoui dans un profond fauteuil, parcourt les journaux du soir qui viennent d'arriver,

Et Hans Rhumster a poussé un cri de douleur.

—Oh! le misérable! s'écrie-t-il.

Et avec un douloureux soupir, il ajoute:

—Oh! les malheureux!...

Margaret et Charles Minières sont accourus à lui. Ils prévoient l'annonce d'un malheur... Et ils en connaissent la nature, car c'est un journal allemand que le professeur tient à la main.

—Mes enfants! mes chers enfants! comme vous allez avoir du chagrin.

—Oh! les malheureux!

Et Margaret avait pris le journal des mains de M. Rhumster, et elle lut avec un tremblement nerveux, une voix émue, où montaient des larmes:

“On nous télégraphie de Posen:

“Hier, vers le milieu de l'après-midi, a eu lieu dans l'île de Retzow, où le comte de Malthen, l'illustre savant bien connu, possédait un important laboratoire, une épouvantable explosion. On se perd en conjectures sur les causes de cette catastrophe, dont on ignore toutes les conséquences.

“On sait seulement que M. de Malthen, son valet de chambre, un nommé Conrad, d'autres personnes encore ont été tuées et ensevelies sous les décombres.

“Une enquête est ouverte.”

Mlle Rhumster avait laissé tomber le journal.

Elle n'osait faire connaître à son fiancé et à son père, ce dont elle était certaine à cette heure: la mort de Fabienne... celle de Maurice... Le dément féroce, se voyant découvert, avait évidemment tout fait sauter.

Mais Margaret avait levé la tête, prêtant l'oreille.

—Une voiture, dit-elle, à cette heure, c'est bien extraordinaire.

Et quelques secondes plus tard, un domestique annonçait en français:

—M. et Mme Chaligny.

—Vous! vous!...

—Oui, disait M. Chaligny, nous arrivons par le rapide.

Charles Minières avait présenté les nouveaux venus, mais, sur les lèvres de Margaret, les paroles se figeaient d'elles-mêmes.

La jeune fille adressa même un signe impérieux à Charles Minières, lui intimant l'ordre de cacher le journal.

—Nous avons reçu cette dépêche, disait Mme Chaligny, qui explique et excuse notre présence ici:

“Rendez-vous à Vienne, villa Rhumster, à Hietzing, par premier express. Tous les bonheurs que vous pouvez rêver!

“MAURICE.”

Et la mère, palpitante, ajouta:

—Alors... nous sommes venus...

Mais un autre roulement s'est fait entendre.

C'est un omnibus de la gare.

Et de la lourde voiture sortent, Fabienne d'abord, rayonnante de beauté, de jeunesse, Maurice, Sophie Lacoste et la petite Marthe.

Puis viennent le père Viaume et Justin.

Le vieux policier a repris les vêtements de son sexe.

Justin rit et pleure tout à la fois, le père Viaume ne et lui parlent en même temps, sans qu'on puisse les arrêter.

Oh! la joie pleine! Le bonheur absolu!... Quelle plume pourrait les dépeindre.

—Maurice, avait dit Fabienne, quelques instants après la catastrophe qui, fort heureusement, les renversait, mais se bornait à fortement les contusionner, Maurice, cette enfant nous appartient, n'est-ce pas?

—Tout autant qu'à sa mère.

Et la petite Marthe, tapant des mains, ne sachant de quelle façon partager ses caresses, s'écriait, courant de l'heureuse Sophie à Fabienne:

—J'ai deux mamans!... à cette heure!... J'ai deux mamans!...

Quelques semaines plus tard, deux mariages avaient lieu à la même heure à l'église d'Hietzing... Et c'était Justin, en grande livrée, qui conduisait le landau des deux mariées...

Le père Viaume était l'un des témoins de Maurice.

Aujourd'hui, le vieux policier a acheté une petite villa sur les bords du lac de Constance; il pêche à la ligne, mais il vient voir fréquemment ses amis de Vienne et de Paris.

La petite Marthe grandit et embellit.

Une manie enfantine quand elle aperçoit des hirondelles, volant à tire-d'ailes et poussant leurs joyeux cris, elle leur envoie des buisiers.

—Ça! dit-elle, c'est les oiseaux à maman!...

—A laquelle de vos mamans? demande le bon Justin, qui tout en l'adorant la taquine un peu.

—A toutes les deux...

FIN.

# VERS LE POLE

Par FRIDTJOF NANSEN

(Suite)

LA TERRE ENFIN !

Quand les voyageurs, le 22 juillet, quittèrent le Camp de l'Attente, avec les deux traîneaux, les deux kayaks et les deux chiens, ils s'étaient à la fois restaurés — et allégés. Que de sacrifices ! Que d'objets précieux abandonnés dans la solitude de la banquise ! "Outre une quantité de viande et de graisse, nous avons laissé trois belles peaux d'ours et même notre ami fidèle, le lit sac, — une superfluité en cette saison — une partie du bois des traîneaux, des ski de rechange, presque tous les médicaments de Blessing, des instruments, une poêle à frire, la moitié d'un couvercle d'aluminium, des sacs, des outils, de la toile à voile, des mocassins lapons, nos gants de peau de loup, un marteau géologique, la moitié d'une chemise, etc., etc., et bien d'autres choses éparses dans une confusion chaotique.

"Mercredi, 24 juillet. — Enfin la merveille est apparue, — la terre ! — la terre alors que nous n'y croyions presque plus. Il y a presque deux années que nous n'avions vu s'élever quelque chose au-dessus de cette

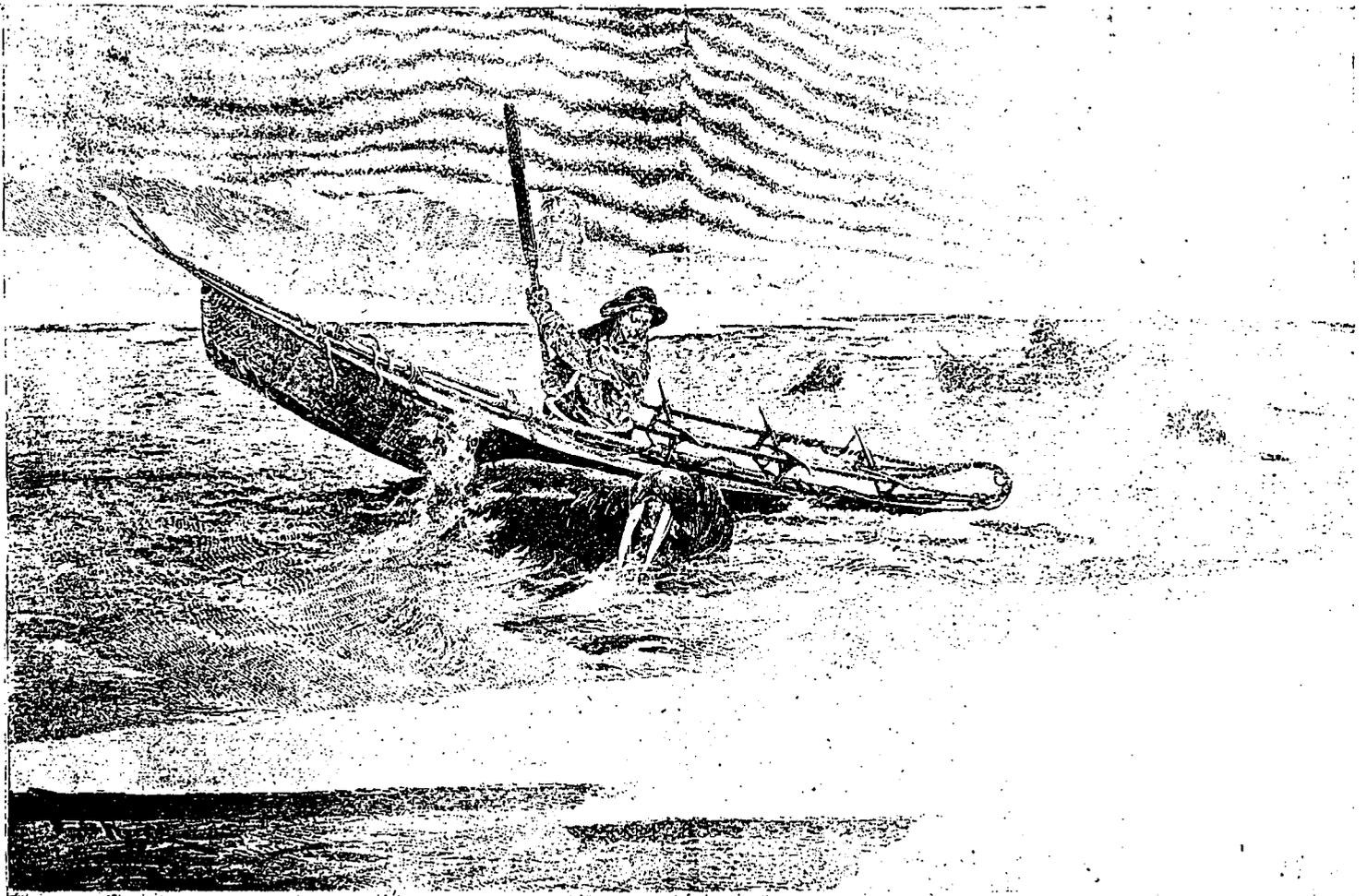
attelages étranges. Leur marche à travers les arêtes de pression et les hummocks est incroyablement lente. Et il semble que plus ils avancent, plus la terre fuit : — la dérive en réalité les éloigne de la terre, ils se rendent bientôt à l'évidence.

Pour comble de misère, Nansen peut à peine se trainer. De minces couvertures n'ont remplacé que désavantageusement le sac laissé au Camp de l'Attente, et l'explorateur souffre actuellement d'un lumbago, causé par l'humidité et le froid en même temps que par la fatigue. "Johansen, écrit-il, est obligé de m'ôter mes bottes et mes chaussettes, car je suis dans l'impossibilité de le faire moi-même. Il est si pauvre et prend soin de moi comme d'un enfant." Mais ces hommes sont trempés d'une façon toute spéciale : quelques jours après, Nansen est remis sur pied.

"Samedi, 3 août. — Labeur inouï. Nous ne pourrions jamais l'accomplir, si ce n'était que nous devons l'accomplir. Depuis plusieurs jours, les chiens, pour toute nourriture, se sont partagé quelques mouettes. Hier, ils n'ont eu qu'un peu de graisse...

"Lundi, 5 août. — Nous n'avons jamais eu de plus mauvaise glace qu'hier. Nous avons néanmoins réussi à faire un peu de chemin, et deux heureux incidents ont marqué la journée : Johansen n'a pas été dévoré par un ours et nous avons vu de l'eau libre au pied du glacier qui borde la terre.

"Nous sommes partis à 7 heures hier matin. On eût dit qu'un géant avait lancé péle-mêle d'énormes blocs et avait ensuite répandu entre eux



NANSEN ET JOHANSEN ATTAQUÉS PAR DES MORSES.

ligne blanche infinie qui borne l'horizon des espaces polaires... Nous la quittons, l'immense banquise blanche et déserte, sans laisser derrière nous aucune trace ; la piste de notre petite caravane à travers les plaines sans fin a depuis longtemps disparu. Une vie nouvelle commence pour nous : pour la glace, c'est toujours la même.

"Cette terre a longtemps hanté nos rêves, et maintenant elle vient comme une vision, comme une terre des contes de fée. Blanche de neige accumulée, elle s'arque audessus de l'horizon avec l'aspect de nuages lointains qu'on craint à chaque instant de voir disparaître.

"Je me l'étais imaginée sous plusieurs aspects, avec de hauts pics et des glaciers étincelants, mais jamais ainsi, semblable seulement à l'apparence de la terre. Elle n'a rien d'engageant ; elle est pourtant la bienvenue. En somme, nous ne pouvions l'espérer autrement que couverte de neige, avec toute la neige qui tombe ici..."

L'apparition de la terre fut fêtée, comme il convenait, par un plantureux repas : les dernières pommes de terre avaient été réservées pour l'occasion. Puis Nansen et Johansen se remirent en route dans la direction du rivage qui était pour eux la Terre promise : Il leur paraissait si proche que Johansen ne doutait pas qu'ils n'y parvinssent le soir même ; Nansen s'attendait, au contraire, à deux jours de marche : il n'était guère moins loin de compte...

Leurs illusions durent peu. La surface de la glace est plus impraticable que jamais. Nansen et son chien Kaifas hâlent un des traîneaux ; Johansen et Suggen tirent l'autre. Hommes et chiens forment deux

une bouillie de neige et d'eau. La brume était épaisse. Après une marche fatigante, nous sommes enfin arrivés à un chenal qu'il fallait traverser avec les kayaks. Je m'occupais de mettre le mien à l'eau quand j'entendis un bruit de lutte derrière moi, et Johansen me cria : "Prenez le fusil !" Je me retournai, et je vis un ours énorme se précipiter sur mon compagnon, qui était tombé sur le dos. J'essayai de retirer mon fusil de sa glaine placée à l'avant du kayak, quand l'embarcation glissa dans l'eau. Ma première pensée fut de sauter sur le kayak ; mais il eût infailliblement chaviré. Je m'efforçai donc de le ramener sur le bord, de façon à pouvoir saisir mon arme. Cela faisant, je ne pouvais me retourner pour voir ce qui se passait, mais j'entendis Johansen me dire tranquillement : "Il faudra vous dépêcher, si vous voulez arriver à temps."

"Me dépêcher ! Je le pensais bien ! Enfin j'atteignis le canon, j'attirai le fusil et, me retournant, je visai. L'ours n'était pas à 2 mètres, prêt à faire un mauvais parti à mon chien Kaifas. Atteint derrière l'oreille, il tomba raide mort.

"L'ours nous avait sans doute suivi comme un chat en se dissimulant derrière les glaçons, et s'était approché du kayak de Johansen, pendant que nous étions occupés au bord de la crovasse. Johansen avait tourné la tête et l'avait aperçu, mais, avant d'avoir compris à qui il avait affaire, il reçut dans la figure un coup de patte qui lui avait fait voir trente-six chandelles, et il avait été renversé sur le dos. Il avait alors engagé avec l'animal un véritable combat de boxe, puis l'avait saisi au cou en tirant

de toutes ses forces. L'ours allait le mordre, quand il me cria : "Dépêchez-vous !" Ce fut alors que l'ours aperçut les chiens, et, se tournant contre eux, leur administra sur le nez deux fortes tapes. Johansen s'était remis sur pied, et, quand je tirai, il avait lui-même pris son fusil. La patte de l'ours lui avait balaféré la joue droite d'un trait blanc, lui enlevant un pou de noir qu'il avait là : c'était sa seule blessure..."

## LA MER LIBRE

Le second événement de cette mémorable journée fut l'apparition d'une vaste étendue d'eau libre, que Nansen aperçut au loin, du sommet d'un entassement de glaçons, et dans la direction des côtes entrevues. Après un nouveau coup de collier — au sens propre du mot, puisque Nansen et Johansen s'étaient résignés au rôle de bêtes de trait — la mer fut atteinte le 6 août.

Tout en hâtant le pas, Nansen se rappelait la marche des Dix-Mille à travers l'Asie ; il évoquait le moment où les soldats de Xénophon, après un an de guerre contre des forces supérieures, virent enfin la mer du haut d'une montagne, et s'écrièrent : "Thalassa ! Thalassa !" Après tant de mois de lutttes contre les glaces, pour les deux explorateurs aussi la mer était la bienvenue.

"... Enfin, j'étais à la limite de la banquise. Devant moi s'étendait la surface sombre de la mer ; au loin, la muraille abrupte du glacier surgissait de l'eau ; une sombre clarté enveloppait le tout. A cette vue, une telle joie gonfla nos cœurs que nous ne pouvions l'exprimer par des paroles. Derrière nous étaient toutes nos peines, devant nous s'ouvrait la route du retour. J'agitai mon chapeau vers Johansen, qui était un peu en arrière, et il répondit en agitant le sien et en criant : Hurrah ! Un tel événement devant être célébré de quelque manière, nous mangeâmes une tablette de chocolat chacun !"

Une suprême séparation attrista pourtant toute cette joie. Les deux chiens survivants devenaient une surcharge désormais inutile sur les kayaks. "... Fidèles et courageux, ils nous avaient suivis pendant tout le voyage ; maintenant qu'étaient venus des jours meilleurs, ils devaient dire adieu à la vie. Ne pouvant nous décider à les égorger comme nous l'avions fait pour leurs compagnons, nous sacrifîâmes pour chacun d'eux une cartouche. Je tui le chien de Johansen et il tua le mien..."

Les kayaks grésés, liés ensemble afin de pouvoir supporter les traîneaux, qu'il eût été imprudent d'abandonner, Nansen et Johansen mirent à la voile. Depuis deux ans, ils n'avaient pas eu devant eux une pareille étendue d'eau. C'était un plaisir d'entendre clapoter les vagues entre les deux embarcations, et de cingler rapidement vers la terre tant désirée. Quel changement, après avoir, pendant des mois, fait son chemin pouce à pouce, pied à pied ! Le soleil brillait : "Je ne puis me rappeler, dit Nansen, plus belle matinée."

Aborder au pied du glacier, escarpé comme une falaise, était impraticable. Les explorateurs duront dresser leur tente sur un vaste glaçon flottant, mais en vue de la terre, — et la vue seule de la terre suffisait à leur bonheur. Quelle terre ? Nansen, incertain de sa longitude, l'ignorait. Ayant devant lui des îles inconnues, il leur donna de doux noms : île Eva, île Liv. Glacées, certes, elles l'étaient, mais pourtant toutes frionnantes d'ailes d'oiseaux.

A la voile, à la pagaie, cette navigation dans la brume, dans le mystère des détroits et des côtes, se prolongea pendant plusieurs jours. Chaque nuit, les explorateurs dressaient leur tente sur la bande de glace qui bordait la terre, chaque matin, ils chargeaient les kayaks sur les traîneaux pour traverser les glaces que le vent ou la marée avaient accumulées autour d'eux ; puis il remettait à l'eau les kayaks, dès qu'ils retrouvaient un chenal ouvert, et ils poursuivaient leur chemin. Partout des morsees, des pistes d'ours, des renards, des mouettes et des goélands : il y avait plaisir à constater qu'on avait tant de vie autour de soi, tant de nourriture sous la main.

Les morses pullulaient particulièrement. Ce qui faillit être grave, c'est qu'ils engagèrent eux mêmes les hostilités. "J'avais escaladé un hummock, raconte Nansen, et j'examinais l'état de la surface de l'eau devant nous, quand un morse monstrueux s'approcha, soufflant et nous regardant fixement. Sans tenir compte de sa présence, nous rentrâmes dans les kayaks pour continuer notre route. Soudain, il revint sur nous, se dressa au-dessus de la surface de l'eau, s'ébroua si fort que l'air trembla, et menaça d'enfoncer ses défenses dans nos frêles embarcations. Nous saisismes nos fusils ; au même moment, il disparut, mais pour reparaitre immédiatement de l'autre côté, aussi menaçant, tout près du kayak de Johansen. Il répéta à plusieurs reprises cette manœuvre, et nous pouvions le voir, à travers l'eau transparente, passer rapidement sous nos bateaux. Nous craignions qu'il ne fit un trou, d'un coup de dent, au fond des embarcations, et, pour l'effrayer, nous agitions nos rames. Enfin, il se rua sur le kayak de mon compagnon. Johansen tira et lui logea une charge de plomb dans les yeux. La bête eut un mugissement terrifié, plongea et disparut, laissant derrière elle un traînée de sang. Nous nous dépêchâmes de ramer de toutes nos forces, craignant une nouvelle agression du blessé, rendu plus féroce par la douleur, et nous ne fûmes rassurés que lorsque nous entendîmes notre ennemi souffler et s'ébrouer loin derrière nous, à la place même où il avait disparu.

"Nous avions continué de pagayer tranquillement, et nous avions depuis longtemps oublié le morse, quand je vis soudain Johansen sauter en l'air. Son kayak avait reçu un choc violent. Je supposai d'abord qu'un bloc de glace avait chaviré et, dans un mouvement de bascule, touché le fond du bateau : mais il n'y avait point de glaçons dans notre voisinage. Tout à coup je vis un autre morse se dresser devant nous hors de l'eau. Il n'y avait pas un instant à perdre, et, sans prendre le temps de chercher

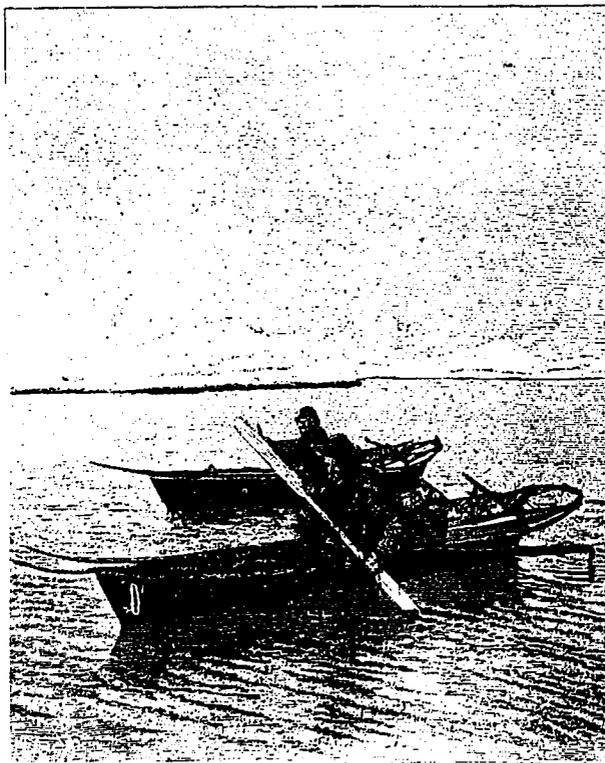
l'endroit vulnérable (derrière l'oreille), j'envoyai une balle au milieu du front de l'énorme animal. Ce fut heureusement suffisant : le morse avait été foudroyé. Non sans peine, nous fîmes un trou dans la peau épaisse qui recouvrait cet amas de viande flottant à la surface, nous coupâmes quelques bandes de graisse et de chair, et nous abandonnâmes le reste aux oiseaux de mer."

Pagayer de front avec les embarcations jumelles était malaisé et fatigant. Les progrès étaient lents, et quand des courants venant en sens inverse se faisaient sentir, les remonter était presque impossible : aussi Nansen résolut-il, le 11 août, de raccourcir considérablement les traîneaux, afin de pouvoir les disposer isolément sur chaque kayak, dans le sens de la longueur, derrière le trou du rameur. Une éclaircie se produisit pendant qu'ils se livraient à ce travail. Toute une chaîne d'îles leur apparut, couvertes de noirs rochers à pic émergeant des glaciers.

Le 16 août seulement, après avoir traversé en s'attelant à leurs traîneaux courts la zone marginale de glaçons entassés et agglomérés, Nansen et Johansen parvinrent à une de ces îles. Pour la première fois depuis deux ans, ils avaient la terre sous leurs pieds. Ils auraient volontiers baisé les rochers. Dans leur joie indescriptible, ils sautaient d'un bloc de basalte à l'autre comme des enfants qui jouent. Enfin, pour mettre le comble à leur ravissement, dans un coin abrité, parmi les pierres, ils découvrirent de la mousse et des fleurs.

De vrais fleurs : de beaux coquelicots, des saxifrages des neiges, des stellaires !... "Le drapeau norvégien fut arboré, un lobsouse de pemmican fut préparé, et nous nous assîmes dans la tente en faisant voler le gravier sous nos pieds tout à notre aise"

Nansen et Johansen avaient pris terre sans avoir pu encore se rendre un compte exact de leur situation. Étaient-ils à l'est ou à l'ouest de la terre



A LA PAGAIE.

François Joseph ? Ils l'ignoraient : depuis que leurs montres s'étaient arrêtées, il leur avait été impossible, à quelques déductions qu'ils se livrassent, de retrouver leur longitude.

Ils repartent, et voici une île nouvelle (l'île Theroup) : "Elle me semble un des endroits les plus charmants de la terre. Une plage unie, semée de coquillages, une étroite ceinture d'eau claire, on fond de laquelle on distingue des limaçons et des oursins, et où nagent les amphipodes. Dans les rochers volent et gazouillent des passereaux, des bruants. Subitement, le soleil éclate dans les nuages floconneux et légers, et le jour paraît être tout soleil. Autour de nous, c'est la vie et la terre ferme ; nous sommes délivrés de l'éternelle banquise. Au fond de la mer, je vois des forêts entières d'algues. Sous des falaises, çà et là, sont accrochés des paquets de neige couleur de rose.

"Du haut d'un rocher, nous voyons au loin s'étendre la banquise dont nous sommes sortis : une grande plaine blanche, au fond, tout au fond de laquelle sont encore emprisonnés, dérivant imperceptiblement, le *Fram* et nos compagnons..."

Nansen et Johansen repartent encore. Les courants de marée ouvrent, ferment, ouvrent de nouveau les chenaux navigables. Combien de temps les deux navigateurs trouveront-ils de l'eau libre ? Toute la question est là. Si la mer reste ouverte, c'est le retour au Spitzberg, et de là en Norvège, avant la fin de l'année. Si elle se referme définitivement, c'est l'hivernage.

Ce fut l'hivernage.

(A suivre.)

UN JOLI TOUR DE CARTES



—Messieurs, disait, il y trois minutes, l'escamoteur improvisé, je vais vous escamoter, presto, l'as de pique que voilà, et il va se retrouver dans la poche de monsieur. Là, une, deux, trois, hop !...  
 Mais le malheureux n'a rien escamoté du tout, si ce n'est un de ses sabots dans son tabouret.

LES PÊCHES DE VIGNE

Sur la lisière de la vigne,  
 S'élève un modeste arbrisseau,  
 Un pêcheur qui coupe la ligne  
 Des ceps étagés au cordeau.  
 Il semble être là par mégarde ;  
 On ne recueille pas ses fruits.  
 Je m'interroge, et je regarde  
 Ce qu'il est et ce que je suis.

Vient le mois d'août, le mois suprême  
 Qui convertit la sève en miel.  
 Le fruit mûr tombe de lui-même  
 Au pied de l'arbre paternel.  
 Les enfants, engeance maligne,  
 Par les chemins vont maraudant,  
 Et mordent aux pêches de vigne  
 Dont le sang jaillit sous la dent.

Le printemps fait monter la sève  
 Le long des rameaux conducteurs.  
 Avril paraît, le bourgeon crève ;  
 L'arbre a donné toutes ses fleurs,  
 Puis sa feuille taillée en flèche  
 Mesure l'ombre aux plants voisins.  
 Au vent du Sud elle se sèche  
 Pour laisser mûrir le raisin.

Ainsi végète, ainsi bourgeoine  
 L'arbuste où florit ma chanson ;  
 Il ne porte ombrage à personne  
 Ses fruits tombent dans leur saison.  
 Le premier venu les ramasse  
 Et se désaltère un instant ;  
 Le bon Dieu ma fait cette grâce,  
 Et je le bénis en chantant.

GUSTAVE NADAUD.

Chronique Théâtrale

PARC SOHMER

Comme on est heureux, par ces temps de chaleur torride où l'on ne saurait rester dans les appartements surchauffés, où la campagne elle-même est maussade, comme on est heureux, dis-je, de posséder, en pleine ville, un endroit où la température est fraîche, la vue superbe, où l'on est toujours certain de trouver des distractions de tout premier ordre, qu'il s'agisse de musique, de chant, de danse ou d'exhibitions, toutes plus intéressantes et plus nouvelles les unes que les autres.

Aller au Parc Sohmer respirer les pures brises du fleuve ; s'asseoir sur la terrasse d'où l'œil embrasse un si magnifique panorama ; entendre les flots d'harmonie de l'orchestre de Lavigne. Tous les sens ne trouvent-ils pas là leur satisfaction la plus complète ?

x

L'EXPOSITION DE MONTRÉAL

\$17,000 de prix, des attractions nombreuses et nouvelles à Montréal, un vrai rêve de féerie sur les magnifiques terrains de l'Avenue Mont-Royal, voilà ce que la Compagnie d'Exposition offre cette année au public qui patronne cette institution, si utile pour l'avancement de la science agricole.

Aller de l'avant, toujours de l'avant, c'est la devise de la Compagnie qui ne néglige rien pour cela et augmente sans cesse et la variété des catégories d'objets ou d'animaux exposés, et la valeur des primes à leur allouer, et l'ensemble des attractions de toute nature offertes au public.

Nous aurons, cette année, une grande course en ballons pour le championnat du monde, par les professeurs Leo. Stevens et Charles Lestrangé, si universellement connus.

N'oubliez pas que l'Exposition, cette année, ouvre ses portes du 19 au 28 août.

x

LE BOUT DE L'ILE

Le mauvais temps est venu contrecarrer les mesures prises pour faire de cette inauguration une des fêtes les plus intéressantes de la saison et la partie a été remise au samedi suivant.

Tous ceux qui ont vu le Bout de l'île en connaissent le pittoresque aspect, cadre merveilleux pour le pique-nique projeté et nul doute que l'inauguration ne soit un succès sur toute la ligne.

x

SAULT-AU-RÉCOLLET

Cette charmante localité où tant de familles canadiennes vont passer les chaudes journées d'été, a été le théâtre, le 22, d'une fête de nuit dont aucun des assistants ne perdra le souvenir. Quelques-uns des résidents avaient conçu le projet d'une fête vénitienne sur la Rivière des Prairies, afin de désarmer le préjugé qui fait que, dans l'esprit de bien des gens, cette rivière n'est pas navigable. M. Fabien Vinet, aidé de MM. Moore et Chopin, s'est fait le promoteur de cette entreprise et l'a réussi au delà de ses espérances.

Jeudi, dès 9 heures du soir, on pouvait compter une trentaine d'embarcations magnifiquement illuminées et aux-quelles la fanfare de St-Charles prêtait le concours de sa joyeuse harmonie.

Tous les spectateurs rassemblés sur la rive ont assisté alors à un inouï spectacle, celui de ces lumières multicolores se berçant mollement sur les eaux limpides de la rivière.

Citer les embarcations les plus artistiquement ornées serait difficile ; bornons-nous à signaler, au hasard de la mémoire, celles qui nous ont le plus frappé et dont les propriétaires sont : MM. Giguère, Chopin, Brousseau, Meunier, R. Paquet, Déry, Vinet, Frigon, Lamontagne, Pelletier, W. Larivière, A. Hewton, N. Henderson, Marcotte, Mmes Joubert, d'Amour, Giguère, Mlles Bernadette Pepin, Berthe Brunot, Evelina Lachapelle, Eglantine Limoges, I. Pepin, Elvine Brousseau, A. Chopin, etc.

La fête était terminée à minuit, mais l'on recommencera, vu le succès de ce genre de fêtes jusqu'alors inédit au Sault au-Récollet.

PALLADIO.

Etre souvent seul, réfléchir sur soi-même, se créer un monde de soi, cela peut être une étude agréable ; mais sur cette pente, on marche à la philosophie du suicide.—LICHTENBERG.

ELLE NE L'AIMAIT QUE BARBOUILLÉ

La servante.—Madame, il faudrait vous procurer une nouvelle servante car, dans quinze jours, j'épouse le ramoneur et je ne voudrais pas vous laisser dans l'embarras.

La dame.—C'est bien, j'aviserai.

(Dix jours après.)

La servante.—Avez-vous trouvé une servante, madame ?

La dame.—Je n'en ai pas encore cherché.

La servante.—Si vous le voulez, je pourrai rester ici.

La dame.—Mais comment ? Vous deviez vous marier avec le ramoneur, je crois ?

La servante.—Oui, madame, mais quand j'ai vu sa figure après qu'il a été lavé, j'ai bien compris que je ne pourrai jamais l'aimer.

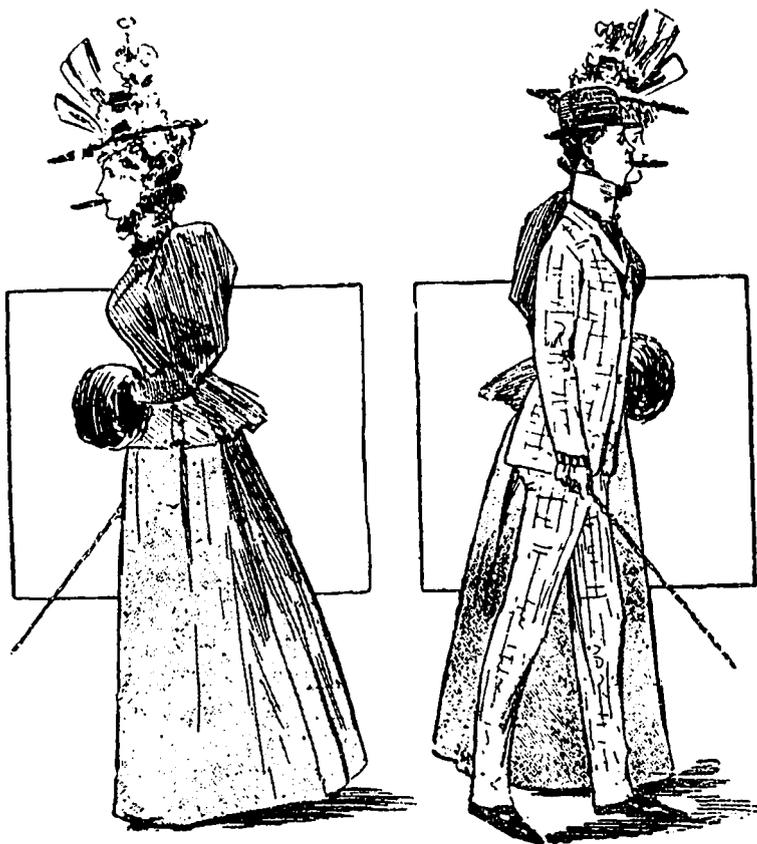
Nous perdons parfois le droit de nous plaindre en nous en abstenant ; mais souvent nous en triplons la force.—STERNE.

DEVINETTE



—Je me demande où ce jeune homme en costume de bain à l'intention de se baigner ?  
 —Se baigner ? je ne vois ni eau, ni baigneur.

## ILLUSION D'OPTIQUE

I  
Premier côté de la médaille.II  
Second côté.

## MADAME LAPOINTE, S. V. P.

A Paris, les spécialistes sont des gens vraiment difficiles à dénicher.

Leurs noms se sont sur aucun Bottin, et ce n'est que de la bouche de tiers ténébreux et suspects qu'après des mois et des mois on arrive parfois à obtenir de pâles renseignements sur eux.

On apprend alors qu'ils habitent, dans des quartiers impossibles, des immeubles souvent privés de numéros, au fond de cités ouvrières inextricables, — ou bien qu'ils campent dans quelque vague terrain...

Les quidams ou tiers qui vous fournissent ces documents sur les spécialistes ont toujours l'air de se méfier de vous au plus haut degré, et afin d'entretenir dans votre esprit un doute désastreux, ils ont soin de ne jamais rien garantir.

Muni de ces précieuses indications, lorsque, par hasard, vous mettez la main sur l'homme que vous cherchez, sa routine, sa mauvaise volonté et sont entêtement sont tels qu'il est presque toujours impossible d'obtenir de lui le travail désiré.

Mais là n'est pas la question, — comme disent les Anglais. L'hostilité des spécialistes sera, si Dieu le permet, l'objet d'un prochain article.

Pour l'instant, il ne s'agit que de la difficulté de découvrir un spécialiste dans Paris.

Il y a quelques mois, pour un travail dont je crois inutile d'indiquer la nature (attendu que les détails n'intéresseraient qu'un fort petit nombre de personnes), j'eus besoin d'une brosse conique en poil de kangaroo.

Mais en vain je rendis visite aux plus fameux brossiers de Paris. Bremier, Chevillo et fils, Anfroy, Emile Robert, Schweitzer et autres... personne ne possédait l'article demandé, et, selon toutes probabilités, il était impossible de se le procurer — même au prix des plus grands sacrifices.

J'écrivis alors à Kent et Sons de Londres.

Trois jours après, Kent et Sons, de Londres, qui sont l'exactitude même, m'envoyèrent la lettre suivante :

" Monsieur,

" Actuellement, nous ne pouvons pas faire pour vous la brosse de kangaroo, et le Zoological Garden, il ne peut pas vendre un kangaroo pour nous

" Mais notre agent à Melbourne il pourra procurer à votre service un kangaroo pour 200 livres sterling, — autrement 250 livres avec le port payé au steam-boat.

" Après quoi, nous fabriquerons volontiers la brosse que vous plaisez demander nous.

" En attendant la réponse, nous restons, etc.

" KENT et SONS."

La brosse que je désirais ne devant guère dépasser 6 grammes, j'aurais, à la rigueur, consenti à la payer au poids de l'or ; mais j'avoue que les 1,250 francs de la maison Kent et Sons, de Londres, me parurent un prix exagéré.

Je répondis donc à ces industriels que j'aviserai, et j'allais renoncer à mon idée lorsqu'un marchand de blaireaux pour la barbe, rencontré par hasard chez Coquelin Cadet, m'apprit qu'il existait à Paris une certaine veuve Lapointe, capable de fabriquer les brosses les plus invraisemblables

avec le poil de n'importe quel animal, — et que cette dame devait demeurer impasse Reille, quartier de la Glacière.

J'étais invité à déjeuner chez Coquelin ce matin-là. Mais mon impatience était telle qu'au risque de paraître un peu mal élevé, je descendis l'escalier quatre à quatre sans seulement prendre congé de mon hôte.

Je sautai dans une voiture, et, trois heures plus tard, je débarquai impasse Reille — après quelles angoisses, bon Dieu !

J'explorai une à une les tristes maisons de cette pittoresque impasse ; mais, hélas ! personne ne connaissait la veuve Lapointe, fabricante de brosses !

Je commençais à bouillir violemment et à voir rouge, lorsqu'un bon vieillard, qui fumait sa pipe devant une porte, me dit d'une voix douce et tremblotante :

— La mère Lapointe ? attendez donc, la mère Lapointe... mais je la connais, moi, cette vieille-là... Tenez, ce doit être moi, en face... Et de son doigt ridé il me montra la seule maison que je n'eusse pas encore fouillée. J'entrai.

Il n'y avait pas de concierge.

Je suivis un long corridor sombre, et bientôt je parvins à une petite cour d'environ six mètres carrés.

Un homme en manches de chemise sciait du bois dans cette cour.

Comme il paraissait ne pas s'apercevoir de ma présence, je l'interpellai :

— Monsieur ?...

Il interrompit son travail, et soulevant légèrement sa casquette :

— Monsieur... fit-il.

— Monsieur, repris-je, je cherche madame veuve Lapointe, fabricante de brosses, mais comme il n'y a pas de concierge ici à qui l'on puisse demander des renseignements, je crois qu'il serait plus simple d'appeler cette dame que de la chercher au hasard dans cette maison.

L'homme inclina la tête.

— Seulement, continuai-je, comme je suis un peu aphone, seriez-vous assez bon pour crier à ma place ?

— Volontiers, fit l'homme, et, réunissant ses deux mains autour de la

bouche, il cria de toutes ses forces :

— Mame Lapointe !

Aucune fenêtre ne s'ouvrit, aucune tête ne se montra.

— Peut-être n'a-t-elle pas entendu ?... hasardai-je.

L'homme parut comprendre, et, très obligeamment, il recommença :

— Ohé ! mame Lapointe !

— Personne ne répondit.

— C'est extraordinaire, fis-je. Voudriez-vous crier encore une fois ?

— Ça m'est égal, fit l'homme, et cette fois, il gueula si fort que j'en eus les deux oreilles abruties.

— Mame Lapointe ! mame Lapointe !

Mais ce fut en vain. Rien ne bougea, du rez-de-chaussée au sixième.

Très gêné, je remis cinquante centimes au brave ouvrier, et histoire de dire quelque chose en le quittant :

— Peut-être bien ne demeure-t-elle pas ici ? fis-je avec un sourire bête.

— Ça se pourrait bien, dit l'homme, et, reprenant sa scie, il ajouta : Il n'y a que moi de locataire dans la maison...

GEORGE AURIOL

## SON JUBILE

Un homme était accusé par le magistrat de vagabondage et de tentative de vol. Au moment de prononcer la sentence, le juge lui demanda : Accusé, avez-vous quelque chose à dire avant que sentence soit prononcée contre vous ?

L'accusé. — Oui, Votre Honneur, j'ai à dire que c'est aujourd'hui la soixantième fois que je suis arrêté et il me semble que vous pourriez bien arranger quelque chose pour célébrer cet anniversaire.

## DEVINETTE



— Le patron ? Mais le voilà tout près de vous, cet homme  
— Je ne le vois pas du tout.

# L'Argument d'Ayer.

S'il y a quelque raison pourquoi vous feriez usage d'une Salsepareille quelconque, il y a toutes les raisons du monde pour que vous preniez celle d'Ayer. Quand vous prenez de la Salsepareille, c'est pour guérir une maladie. Or vous voulez être guéri aussi vite et à aussi bon marché que possible. Voilà pourquoi vous devez choisir la Salsepareille d'Ayer; elle guérit vite et à bon marché et de plus, elle guérit pour toujours. Bien des gens nous écrivent: "Je préfère de beaucoup avoir une bouteille de Salsepareille d'Ayer que trois de n'importe quelle autre espèce." Un droguiste écrit que "Une bouteille de Salsepareille d'Ayer donne de meilleurs résultats que six de toute autre espèce." Si une bouteille de Salsepareille d'Ayer accomplit l'œuvre de trois, elle doit avoir la force de trois au prix d'une. Voilà la chose en deux mots. On a donc toutes les raisons du monde de faire usage de la

# Salsepareille d'Ayer.

Chez un éditeur :

Un nouveau garçon. — Un monsieur est venu il y a quelques minutes pour vous donner une correction.

L'éditeur. — Que lui avez-vous dit?

Le nouveau garçon. — Je lui ai dit que j'étais peiné que vous ne soyez pas ici.

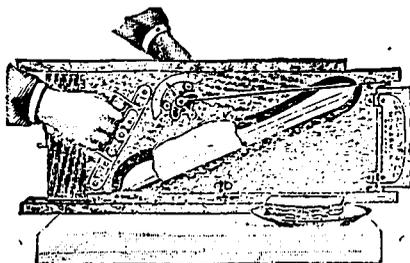
### C'EST INSTANTANÉ

Infailable contre les rhumes, toux, bronchites. Soulagement instantané avec le *Baume Rhumal*. Guérison certaine.

L'oncle du jeune Toto, qui est officier de la territoriale, explique à l'enfant comme quoi les galons du képi correspondent aux différents grades, qu'il énumère, depuis celui de sous-lieutenant jusqu'à celui de général.

Toto, après réflexion :

— Vrai ! c'est le bon Dieu qui doit en avoir, des galons à sa casquette.



**TRANCHE-PAIN** pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...  
**RASOIRS** Les rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...  
**COUTELLERIE** importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...

**L. J. A. SURVEYER, Quincaillier**  
 6 Rue St-Laurent.

## Une Recette par Semaine

On fait disparaître l'odeur rance du beurre due au contact de l'air en le lavant dans de l'eau contenant en dissolution 1 once de bicarbonate de soude par livre de beurre.

Pétrissez et battez bien le beurre; laissez-le deux heures dans la solution, pétrissez-le ensuite dans l'eau fraîche. Si vous voulez le conserver, il faudra le saler.

B. DE S.

On transporte chez un chirurgien un monsieur qui vient d'être victime d'un accident et qui a le nez en lambeaux. L'opérateur examine, sonde et décide qu'il faut au plus vite amputer la partie blessée.

Fureur du monsieur.

— Jamais ! s'écrie-t-il. Je ne peux pas, du même coup, être défiguré et perdre l'usage de la parole.

— Comment cela ?

— Je parle du nez.

\*\*\*

Une femme regarde une gravure à l'étalage d'un libraire.

Pendant qu'elle satisfait sa curiosité, un quidam narquois, voyant courir une araignée sur son chapeau, s'approche d'elle et lui dit, en lui frappant sur l'épaule :

— Madame, vous avez une bête derrière vous.

La dame, surprise, se retourne et froidement :

— Ah ! pardon, Monsieur, je ne vous savais pas là...

\*\*\*

### RONDEL DE PRINTEMPS

Salut, monsieur le chevalier Printemps. De vous fêter le monde entier s'empresse : Dans l'air plus doux passe un souffle d'ivresse. Et les lilas renaissent éclatants [sc,

Le gai pinson, silencieux longtemps, Redit ses chants d'amour et d'allégresse ; Salut, monsieur le chevalier Printemps, De vous fêter le monde entier s'empresse.

La sève bout dans les cœurs de vingt ans ; Des malheureux moins rude est la détresse ; Et le soleil apporte une caresse Aux pauvres vieux sur qui pèse le Temps. Salut, monsieur le chevalier Printemps !

GEORGES GILLET.

\*\*\*

Un célèbre avocat à un de ses confrères qui venait de prononcer en sa présence un brillant plaidoyer :

— Je n'ai jamais rien entendu de si éloquent que les paroles que vous venez de prononcer.

— C'est, lui répondit son interlocuteur, que vous n'êtes pas de ceux qui s'écoutent parler.

### IL N'Y A QUE CELA



Maud. — Et comme ça il boit toujours ?  
 Clélie. — Hélas ! Toujours !

Maud. — Envoie-le donc rendre visite au Dr Sylvestre, 1210 rue St-Denis, ou à Mr J. H. Charles, 513 avenue Laval. Il n'y a que cela qui puisse le sauver, ma pauvre amie.

# Mlle EUGÉNIE LAFRENIÈRE

Souffrait depuis deux ans de maladies internes. Une amie lui indiqua

## Les Pilules Rouges du Dr Coderre

AUJOURD'HUI ELLE EST GUÉRIE

La croissance des jeunes filles doit être surveillée avec le plus grand soin par les parents, leurs amis. Leur organisme spécial subit toute une transformation dont les bons fonctionnements sont indispensables à la santé. Les parents qui ont des jeunes filles pâles, débiles, faibles, sont inexcusables, car leur négligence est coupable. Ils ne peuvent prétendre que leurs ressources sont trop modestes alors que les Pilules Rouges du Dr Coderre, une des plus merveilleuses inventions du siècle, sont à la portée de leur bourse et se vendent partout.

(Signé) EUGÉNIE LAFRENIÈRE,

217 rue St-Hubert, Montreal, Qué.

À la Cie Chimique Franco-Américaine, Montreal, Qué.

Le cas de Mlle Lafrenière est plus fréquent qu'on ne le croit généralement. Une imprudence est commise; on ne s'en préoccupe pas au début. Il en résulte une suppression des fonctions mensuelles, une anémie complète vient ensuite avec la perte des couleurs et de la santé. A celles qui souffrent ainsi, nous ne dirons que peu de choses, mais nous les engageons à méditer notre conseil: Prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre.

Les renseignements les plus complets seront données avec plaisir par notre spécialiste français qui, en même temps, vous indiquera gratuitement le moyen de vous soigner à la maison.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont en vente partout. Prix: 29 centimes la boîte; 6 boîtes pour \$2.50, envoyées par la poste sur réception du prix. LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE SE VENDENT EN BOÎTES SEULEMENT, JAMAIS AU TREMENT.



Mlle Eugénie Lafrenière nous écrit :

Messieurs,

Pendant trois ans j'ai souffert beaucoup, j'avais eu un refroidissement qui avait occasionné chez moi des douleurs internes et provoqué une grande irrégularité. J'étais d'une faiblesse extrême et ma pâleur augmentait chaque semaine. Trois médecins m'ont soignée tour à tour et ne m'ont apporté aucun soulagement.

Une de mes amies m'a indiquée les Pilules Rouges du Dr Coderre dont elle venait de faire usage avec succès. Je m'en suis procurée aussitôt. Au bout de trois semaines j'éprouvai un grand soulagement et après trois mois j'étais guérie. Depuis lors, bien que j'aie cessé d'en prendre, j'ai toujours sous la main des Pilules Rouges.

Adressez :

Cie Chimique Franco-Américaine,

Département Medical.

Boite Postale, 2306.

MONTREAL, QUE.

### TRIO DE PROVERBES

Les tonneaux vides sont les plus bruyants.

×

En ta vie ne te fie.

×

Confiance est mère de déception.

SANCHO PANÇA.

On parle de l'odorat des chiens.

— J'en ai un, dit A..., qui vaut tous les vôtres

— Il est bien remarquable, alors ?

— S'il l'est ! Avant hier, je quittai la maison ; il rompt sa chaîne et retrouve ma trace au bout de deux heures ! Que dites-vous de cela ?

— Je dis que vous devriez prendre un bain !

Pitanchard s'est fait présenter à une famille de bourgeois, dont il sollicite de devenir le gendre.

Emotionné, sans doute, par l'air grave du père et l'aspect revêche de la mère, il balbutie une foule de bêtises.

Le lendemain, il parle de sa galocherie à son ami Bireau, qui l'accompagne.

— Console-toi, lui répond ce dernier, j'ai arrangé cela : j'ai dit que tu étais soûlé !

Tableau.

\*\*\*

En voyage :

LE TOURISTE, à son cicérone. — Comment, vous appelez ça un jardin des plantes ! Je n'y vois que des gens qui se promènent...

LE CICÉRONE, narquois. — Précisément, Monsieur, c'est un jardin des plantes... de pieds !

### COUPON PRIME DU "SAMEDI"

Patron No

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 15 CENTIMS

Prix d'entrée très réduits.

Pour détails voir page 8

# SAVON DERMAL

Remède Infaillible contre les Maladies de la peau

GUERISON CERTAINE, TRAITEMENT FACILE

Ce Savon, qui GUÉRIT TOUTES LES MALADIES DE LA PEAU, est hautement recommandé par les médecins.

Des nombreux cas de DEMANGEAISON, D'AFRES, RIFLE, etc., etc., réputés incurables, ont été RADICALEMENT GUÉRIS par l'usage de ce savon.

Indispensable pour la toilette des bébés. PRÉVIENT ET GUÉRIT LES ÉCHAUFFAISONS.

EN VENTE PARTOUT

Dépôt principal: **EDOUARD MORIN, 397 Rue St-Antoine**



FAUTES D'IMPRESSION.

Quelques exemples de *coquilles*, prélevées dans les journaux :

—Par *dérision* (décision) en date du... M. X... a été nommé, etc.

—M. Z est *risible* (visible) tous les jours, de deux à quatre heures.

—M.\*\*\* continue à orner son nom de la particule, malgré la *loi sur les pitres* (titres).

—M. Y. assistait à la fête et portait ses décorations en *sauteur* (sautoir).

—On annonce la mort de M. X..., qui a *brailé* (brillé) pendant vingt-cinq ans dans le barreau.

—Ce régiment compte un assez grand nombre d'*enragés* (engagés) volontaires.

—La santé de Mme X..., qui avait donné des inquiétudes à ses amis, s'est beaucoup améliorée. Elle commence à se *laver* (lever).

—Le célèbre professeur X... est mort subitement pendant qu'il *mangeait* (rangeait) sa bibliothèque. C'était un homme de *rien* (bien) connu par sa *rapacité* (capacité).

Motif de punition :

"Deux jours de consigne au fusilier Bouffi, par ordre du caporal Bétasson, pour avoir jeté un chiffon par la tête du caporal qui trainait dans la cour depuis deux jours."

## Exposition Provinciale DE MONTREAL

DU 19 AU 28 AOUT 1897

\$17,000 DE PRIX

Grand Concours d'Animaux  
Chevaux, Bestiaux, Moutons, Porcs, Volailles

PRIX SPECIAUX POUR BESTIAUX CANADIENS

Splendide déploiement d'Horticulture — Instruments agricoles et Produits des Laiteries — Concert, Musique, le jour et le soir — Course en Ballon, pour le championnat du monde, par les professeurs Leo Stevens et Charles Los-trange, aéronautes — La plus grande série d'attractions spéciales qui se soit jamais vue au Canada — *Un réve de nuit d'été* — "Le pays des fées" durant le jour — La plus étonnante exposition électrique qui se soit donnée au Canada.

Taux réduits sur toutes les lignes de chemin de fer.

Admission, 25c

Terrain ouvert jusqu'à 10 heures du soir. Pour liste des prix et informations, s'adresser à

S. C. STEVENSON,  
Gérant et secrétaire.

Extrait d'un bulletin financier d'hier :

"Les titres de nos grandes Sociétés de crédit ne quittent guère les portefeuilles ; par contre, aujourd'hui, les Chemins de fer débordent sur la place."

Serait-ce une allusion à l'accident de la gare Montparnasse ?

BIZARRERIES DU LANGAGE

A la boulangerie :  
— Donnez-moi un petit pain bien frais.  
— En voici un qui est tout chaud !

\*\*\*

LE CHIC ANGLAIS

Ça m'est égal d'avoir l'air bête pourvu que j'aie le *chic* anglais, disait un élégant.  
— Votre but est atteint, jeune homme, repartit son interlocuteur.

— Dis, papa, qu'est-ce qu'un lit de camp !  
— C'est un lit de planches.  
— Oh ! il doit être bien dur ?  
— Oh ! non, on choisit le bois le plus tendre.

\*\*\*

A l'examen  
Le professeur à une jeune fille :  
— Pourriez-vous me qualifier d'un mot la fin de l'impie Jézabel, dévorée par les chiens ?  
— Monsieur, c'était une *faim* canine.

\*\*\*

# Encore des Marchandises Nouvelles !

## POUR RAVIVER LES AFFAIRES

Nous ne voulons pas nous ressentir de la morte-saison. Nous ne voulons pas non plus attirer la foule au magasin avec des Jobs de rebut et passés de mode, mais avec des marchandises de goût et de première valeur.

Nous venons de recevoir par le Steamer "Lake Superior", 2 caisses Dentelles, directement de Leicester, Angleterre. Ces dentelles, provenant d'une des plus grandes fabriques, sont tout ce qu'il y a de plus nouveau et de plus recherché en Dentelle Valenciennne, beurre, blanche et noire ; Dentelle Guipure, blanche crème, beurre et drab ; Dentelle Torchon, le plus grand choix possible.

A cause de la saison avancée, toutes ces marchandises seront détaillées aux prix d'importation.

### NOUS OFFRONS ENCORE

Un JOB de Soies transparentes, à . . . . .	20c	}	Un JOB de Satin, rayé noir et blanc, 25 pouces de large, valant 80c pour . . . . .	29c
Un JOB de Soies rayées, noir et blanc, valant 50c pour . . . . .	21c		Un JOB de Gingham, carreauté écossais, valant 10c pour . . . . .	5c
Un JOB de Soies noire, avec pois blanc, valant 50c pour . . . . .	21c		Ceintures de cuir, pour dames, grand assortiment ; Boucles de ceinture, argentées, valant 35c pour . . . . .	8 et 10c
Un JOB de Soies brochées, couleurs nouvelles, valant 60c pour . . . . .	27c		Braid Tubulaire, couleurs nouvelles, en laine et en soie.	

Veillez, si c'est possible, vous présenter dans l'avant-midi.

# DUPUIS FRERES,

Coin des Rues Ste-Catherine et St-André.

**PHARMACIE DANIEL**

1593 Rue Notre-Dame  
Près le Palais de Justice

**PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ**  
Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes  
Parfums et Articles de Toilette, à un choix...

Les Dimanches et Fêtes : 9 heures a.m. à 1 heure p.m.,  
et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451  
Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL  
2318

**Dr BERNIER**  
DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il  
a transporté ses salons dentaires au

**No 60 RUE ST-DENIS**

à deux portes plus haut que le Jardin Vigor.  
PRIX MODÉRÉS

**Bains**

Turco-Russes,  
De Natation et  
Bains Privés.

—AUX—

**Bains Laurentiens**

ANGLE DES RUES CRAIG  
ET BEAUDRY

Jours réservés aux dames : le lundi avant-  
midi et le mercredi après-midi.

Je commence à trouver qu'il n'y a  
rien de meilleur à faire que de ne rien  
faire.—MR. DE LA FAYETTE.

Un jeune campagnard, en se présen-  
tant un matin à la classe, fut inter-  
pellé par l'instituteur :

—Holà ! Michel, vous étiez singu-  
lièrement distrait, en vous levant, ce  
matin. Pourriez vous me dire pourquoi  
vous avez mis vos bas à l'envers ?

—Je l'ai fait exprès, répondit Mi-  
chel, d'un air fin et entendu ; c'est  
parce qu'il y avait des trous de l'autre  
côté.

Un mendiant se présente à l'hôtel  
de M. d'Harpagon.

—Monsieur ne reçoit pas, lui répond  
le valet de chambre.

—Oh ! ça m'est égal, pourvu qu'il  
donne.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

**"Le Monde"**

LE MEILLEUR

Journal à Nouvelles et ...  
... aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes  
les questions d'actualité ...

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Edition Quotidienne		Edition Hebdomadaire	
Un an .....	\$2 00	Un an.....	50 cents
S mois.....	1 00	Six mois.....	25 cents

"LE MONDE" s'adresse à toutes les  
classes bien pensantes, et en raison de la  
supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonces hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS :

NO 75 RUE ST-JACQUES

Deux Gascons se font des confi-  
dences.

—Moi, dit Dominique, j'ai des dé-  
fauts, mais j'ai aussi des qualités.  
Ainsi té ! je suis fin, je suis fin comme  
l'ambre.

—Ah ! pauvre, pas tant que moi,  
interrompt Honorat. Crois-moi si tu  
veux, j'ai toujours roulé tout le monde.

Et comme Dominique, incrédule et  
même railleur : Heu ! Heu !

—Il n'y a pas de Heu ! heu ! s'em-  
porte Honorat ; en nourrice, cap de  
dious ! je roulais déjà... les R.

Pourquoi les coqs ont ils des ailes ?  
Pourquoi les poules ont-elles des  
œufs ?

Par'quo les coqs ont besoin d'elles.  
Par'que les poules ont besoin d'eux.

—Parait que les bocks sont aug-  
mentés.

—Ça m'étonne !  
—Augmentés... de prix.

—Ça ne m'étonne pas !

La négalocolie est la grande reine  
des âmes qui sentent vivement.

LACORDAIRE.

**Poirier,  
Bessette & Cie**

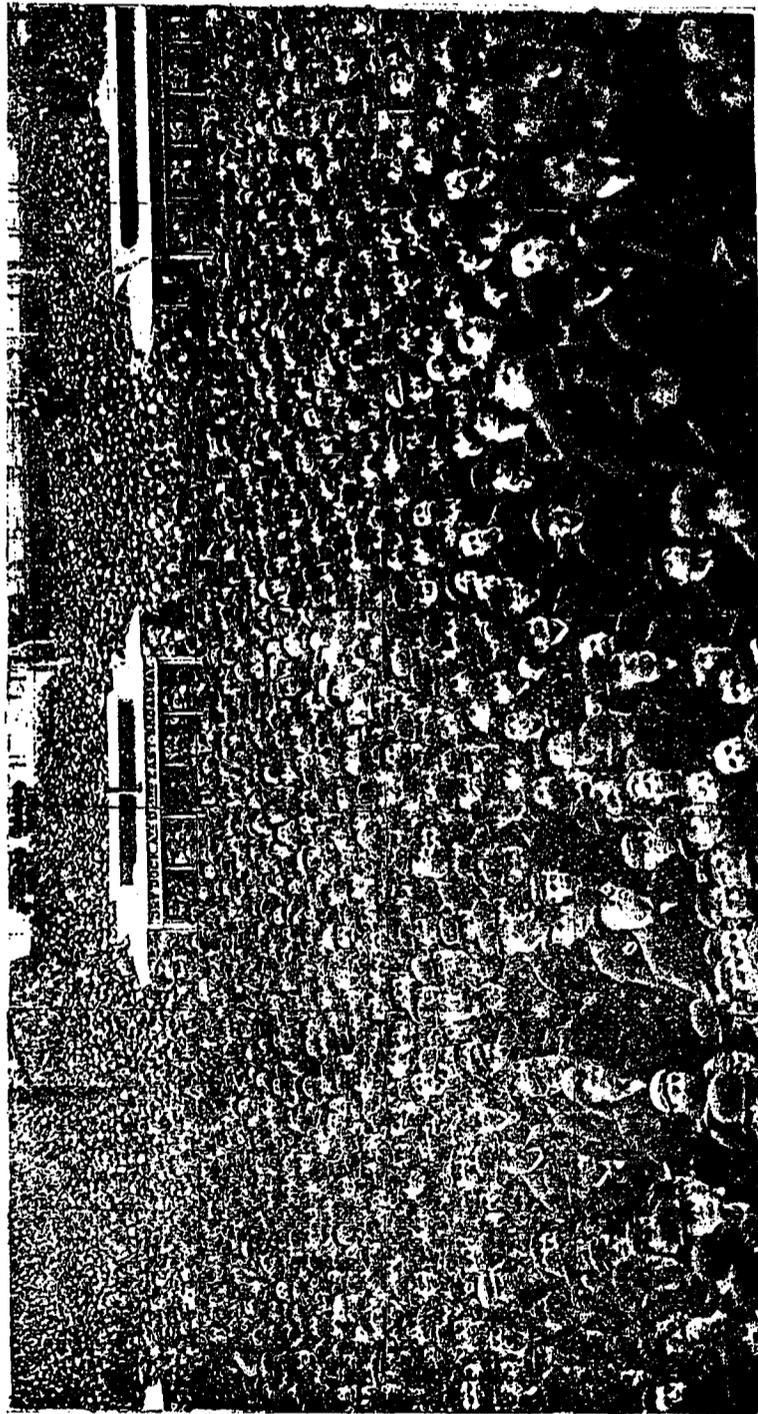
IMPRIMEURS

Commandes promptement  
exécutées, caractères  
de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 87



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des  
primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis  
qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Félix Lajoie (Canti-  
cook, Qué), Onésime Gravel (Granby, Qué), Alfred Bon-  
chard (Lévis, Qué), Jos Campeau (Mile End, Qué), Mlle  
Eugénie Hébert, Mlle Alice Thériault (Ottawa, Ont),  
Mlle Alice Roy, W Deschamps (Québec, Qué), Mlle L. A  
Pelletier, Jos D Thibault, Léon Trépanier (Fall River,  
Mass), J Maj Roy, Cha Thibodeau (Holyoke, Mass),  
Louis Limoges (Amesbury, Mass), Jos Laurier (Rock-  
land, Mass), Mlle Marie St Hilaire (Lewiston, Me), Mlle  
Josephine Lacerte (Manchester, N H), François G Lecluc  
(Nouvelle Orléans, La), P Labelle (Hyde Park, Mass)  
Archilo Gosselin (Somerset, N H), Charles Beaulieu  
(South Gardner, Mass), Mlle Marie Leclerc (Woonsocket,  
R I), Julien Desnoyers (Waitsfield, Vt), J B Lallier

(Templeton, Mass), Alex Derbès, Jos Derbès (Nouvelle  
Orléans, La), Mlle J W Blanchet (Lisbon, Me).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Louis  
Limoges (Amesbury, Mass), Jos Laurier (Rockland,  
Mass), P Labelle (Hyde Park, Mass), Cha Beaulieu  
(South Gardner, Mass), J B Lallier (Templeton, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le  
choix entre un abonnement de trois mois au journal ou  
50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au  
plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes habitant à Montréal, qui ont gagné  
des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

**NOUVEAUX PRIX**

DES

**Bicycles Columbia**

LES "STANDARD" DU MONDE ENTIER

COLUMBIA 1897 Le meilleur bicycle existant,	Réduit à	\$90
COLUMBIA 1896 Deuxième après le modèle 1897,	Réduit à	72
HARTFORD 1897 Egal à beaucoup de bicycles,	Réduit à	60
HARTFORD Modèle No 2,	Réduit à	55
HARTFORD Modèle No 1,	Réduit à	50
HARTFORD Modèles No 3 et 6,	Réduit à	37

Rien sur le marché n'approche de la valeur de ces bicycles à leurs an-  
ciens prix ; que sont-ils donc maintenant ?

POPE MFG CO., HARTFORD, CONN.

Catalogue gratis de n'importe quel agent des "Columbia"; par la maille,  
pour un timbre de 2 centimes.

# L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

## DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou Épuisement Cérébral — chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moelle Epinière, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Idées Fixes, Scrupule, Fluxions Blanches, Vapeurs, Énervements, Hystérie, Vertige, Vents, Incontinence d'Urino, Menstruation difficile ou supprimée, Beau Mal.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

### MAISON DU PEUPLE!

## J. A. OUIMET

Ci-devant GUILMETTE & OUIMET

Le magasin par excellence des...

### Chaussures à Bon Marché

On ne trouve absolument que là les

**SOULIERS D'HOMMES, en veau et en buff. 75c**

Une spécialité de CHAUSSURES DE PREMIERE COMMUNION

Gros et Détail. Assortiment des plus complets

No 1107 RUE ONTARIO

Maison privée: 1105 RUE ONTARIO

**GOMME du Dr Adam**  
Pour le Mal de Dents

En vente partout. - 10 cts

M. de..., vieil artilleur en retraite, sourd comme un... obus, partage son existence entre sa femme et une petite chienne. L'autre soir, dans un salon, on lui demande des nouvelles de sa femme.

—Oh! très gentille, surtout quand elle donne la patte.

\* \* \*

Chez le barbier:  
—Nous faisons la barbe? Nous coupons les cheveux?  
—Oui, faites moi une tête en rapport avec mon métier.  
—Quel est votre métier?  
—Garçon de restaurant.  
—Alors, nous laissons, naturellement, les côtelettes.

## 30 pour cent

... DE ...

### COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

## Société . . .

## Nationale de

## Sculpture . .

à des agents responsables

### GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.

Il n'y a que deux états dans la vie: les affaires publiques dans un grand centre ou la solitude. — BENJAMIN CONSTANT

50 ANS EN USAGE!

**DONNEZ AUX ENFANTS** **SIROP DU D<sup>r</sup> CODERRE**



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac. oct. 18-94

LES

**CIGARES et CIGARETTES**

## Chamberlain

... SONT ...

### FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

**DIX Cents**



### RESTAURANT PARISIEN

(LA MAISON BLANCHE)

Table d'Hôte, 25c, de midi à trois heures.

A la carte jusqu'à minuit. Cuisine bourgeoise.

COIN DES RUES

**St-Jacques et St-Lambert**

Entrée privée Côte St-Lambert.

Spécialité de Vins Importés.



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par l'anesthésie locale, chez

AVANT APRES  
**J. G. A. GENDREAU, DENTISTE**

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.  
Té. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais  
DENTS POSEES SANS PALAIS  
**S. A. BROUSSEAU, L. D. S.**  
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

### Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 89



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupez les pièces traitées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: MADAME DE LONGON et MONSIEUR DE MONTELE.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

**Avis Important** — Il sera donné en prime aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 5 août, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC,

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.